N° 118. 24 Avril 1909.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

L'IMPÉRATRICE

par

Catulle MENDÈS

The play « l'Impératrice » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by Mme Catulle Mendès, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

L'Impératrice au Théâtre Réjane

A la répétition générale de *l'Impératrice*, la salle luxueuse du Théâtre Réjane était pleine d'écrivains, de journalistes, d'artistes, d'hommes du monde qui, tous, connaissaient Mendès, ou pour lui avoir dû quelque délicat plaisir de l'esprit, ou quelque confraternel encouragement, ou au moins pour l'avoir frôlé dans les couloirs, y avoir aperçu, tant de fois ! sa prestance glorieusement alourdie d'Empereur des Lettres ; même, ses intimes s'étaient groupés comme une Cour autour de sa veuve présidant, au centre d'une avant-scène fleurie de violettes, cette solennité. Aussi déjà le seul spectacle de la salle était-il poignant, avant le lever du rideau. Il semblait que le Destin eût, par delà la mort, réservé à ce poète, à ce dramaturge passionné un couronnement de carrière inattendu et sans précédent, d'un tragique grandiose, et comme sa fertile imagination n'eût point osé en rêver.

Si jamais spectateurs furent préparés à entendre un beau drame, à être remués par son pathétisme, soulevés par son héroïsme, à vibrer, à palpiter en lui, à l'applaudir, ce furent assurément ceux qui étaient réunis ce soir-là chez Mme Réjane.

***

On savait que Catulle Mendès avait écrit cette œuvre avec emportement et prédilection. Il en avait eu l'idée, il y a plusieurs années, après avoir lu les récits qu'ont faits nos plus modernes historiens, les Henry Houssaye, les Marcellin Pellet, les Paul Gruyer, du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe. Déjà, en 1907, il contait volontiers à ses amis que ces documents lui avaient présenté Napoléon sous un aspect tout à fait original, paradoxal un peu et même invraisemblable. Notre confrère M. Léo Marchès nous rapporte, dans *la Liberté*, que l'ardent écrivain ne tarissait pas sur ce thème...

« Imaginez cela : le conquérant, le maître, l'homme devant qui tremblait l'Europe, le dieu qui planait dans son nuage, au-dessus de nos mesquines contingences, dont le geste faisait à son gré tonner les canons et pleurer les veuves ; imaginez ce surhomme réduit à exercer sa souveraineté sur un empire de quelques mètres carrés. Le beau sujet de drame, n'est-ce pas ? Vous le voyez, avec ses oppositions, ses antithèses, le rôle du grand vaincu dévoré de rage et d'impuissance, rongeant son frein et préparant sa revanche. Cela, c'est la vision romantique. La vérité était tout autre. Napoléon avait pris au sérieux son personnage de souverain. Il régnait à l'île d'Elbe comme autrefois aux Tuileries. Despote précipité du plus haut trône du monde, il trompait sa soif de domination en l'exerçant sur ce minuscule domaine. Le roi de l'île d'Elbe avait la même autorité, la même horreur de toute contradiction que l'empereur des Français. Il gouvernait avec la même minutie et le même souci des détails. Or, comme ces détails, dans ce petit cadre, apparaissaient infimes, l'antithèse de cet homme colossal et de ses préoccupations presque puériles est d'une ironie profondément dramatique. Napoléon devenu une manière de roi d'Yvetot, le voilà le vrai sujet de drame et combien plus curieux, combien plus prenant que l'autre !

» Ce drame, je veux l'écrire avec un personnage de femme très important, qui dominera tout l'ouvrage. Et je l'offrirai à Réjane. Mais c'est un gros travail, qui va me demander bien des mois. D'ailleurs, je ne l'entreprendrai pas sans m'être documenté par moi-même aux sources, sans avoir contemplé le cadre, visité les lieux et interrogé les gens de là-bas, qui, à travers deux générations, ont pu perpétuer des souvenirs contemporains. Je vais partir pour l'île d'Elbe. A mon retour, je me mettrai à l'ouvrage. Mais cet ouvrage, aurai-je le temps de l'achever et de le faire représenter ? »

Plein de confiance, en dépit de ce dernier doute qu'il exprimait et qui devait être, en sa toute dernière partie, sinistrement prophétique, il partit donc pour l'île d'Elbe ; il y assista à une tempête effroyable, — qui l'impressionna assez pour qu'il la situât dans son drame et qu'il en tirât même l'effet de son dernier tableau. Il en revint, et il commença l'exécution de cette pièce ; il hésita d'abord sur la forme à lui donner ; l'écrirait-il en vers ? Cela tentait sa virtuosité prestigieuse ; mais il lui sembla que le verbe même de Napoléon retentissait encore trop en nous avec sa netteté et sa précision excessives pour qu'on pût l'assouplir aux exigences de la prosodie même la plus habile ; il se contenta donc de la prose, une prose d'ailleurs harmonieuse et rythmée, pleine d'envolées.

Et il venait de la terminer dans un de ces élans de verve irrésistible, cette œuvre longtemps caressée, et Mme Réjane à qui il l'avait lue aussitôt, l'avait reçue avec enthousiasme, et il se réjouissait, il se délectait à l'avance de tous les ennuis, de tous les tracas, de toutes les misères de la réalisation scénique, lorsque la mort brutale, soudainement, le broya, l'anéantit avec ses projets et ses rêves, à la veille même des répétitions effectives, au matin du jour où le directeur de *L'Illustration* attendait sa visite pour signer avec lui le traité qui devait assurer la publication d'aujourd'hui...

Mais grâce aux soins hautement intelligents de Mme Catulle Mendès, grâce à l'actif dévouement de Mme Réjane, l'œuvre a survécu à l'auteur disparu ; tous les concours s'offraient d'ailleurs pour assurer un succès plus éclatant à cette manifestation dramatique qui perpétuait la vitalité du grand mort ; et, poètes qui furent ses confrères et qui surveillèrent la mise en scène, ou comédiens qui devenaient ses interprètes, chacun rivalisa de zèle fervent.

***

Tous les critiques signalent ce que ces circonstances ajoutaient d'émouvant au caractère de cette œuvre, par elle-même si hautement intéressante. Le collaborateur anonyme du *Journal* qui fut chargé d'écrire le compte rendu de la répétition générale, à la place même où d'habitude rayonnait le nom de Catulle Mendès, témoigna d'une naturelle et bien compréhensible émotion :

« Lorsque Mme Réjane, dans la noble émotion qui ne la quitta pas de la soirée, vint prononcer ces paroles : « La pièce que nous avons eu l'hon- » neur de représenter devant vous est » de notre regretté maître Catulle » Mendès », un silence auguste précéda les applaudissements qui, tout de suite après, jaillirent et éclatèrent longuement comme des sanglots. Toute la salle avait communié dans l'infini, avec le génie, la tristesse et la grandeur, avec la fatalité et l'immortalité ; un grand souffle avait passé sur elle ; ce n'était plus ni du théâtre ni de la vie, c'était de la beauté et de la douleur, toute douleur et toute beauté qui ouvraient leurs ailes jumelles dans un ciel de gloire. »

M. Léon Blum croit aussi que personne n'aura pu entendre sans une émotion cruelle les applaudissements qui ont salué le nom de Catulle Mendès, et il écrit dans *Comœdia :*

« La mort du maître ou de l'ami disparu est encore si proche, et fut si prompte, qu'on n'en a pas encore pris l'habitude, et tout ce qui nous rappelle sa perte paraît nous la renouveler... Et quelle amertume, en entendant cette œuvre achevée si peu de semaines avant sa mort, de constater qu'il avait été enlevé intact, en pleine force, en pleine possession des dons, des goûts, des habitudes qui lui étaient propres !... En fait, *l'Impératrice* est une des meilleures œuvres dramatiques de Mendès, et surtout l'idée sur laquelle la pièce repose me paraît une des plus belles conceptions poé-

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

L'IMPÉRATRICE

PIÈCE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX DONT UN PROLOGUE

par

CATULLE MENDÈS

représentée pour la première fois, le 3 avril 1909, au Théâtre Réjane.

Mme RÉJANE DANS LE ROLE DE LA COMTESSE WALEWSKA.

—o—

PERSONNAGES

Napoléon		MM. DE MAX.
Le Moine	Espions.	SIGNORET.
Irénée Louchon (march. d'huiles)	Espions.	SIGNORET.
Pérez	Espions.	SIGNORET.
Le Comte Walewski		DUQUESNE.
Sir Neil Campbell		TRÉVILLE.
Général Drouot		VARENNES.
Maréchal Bertrand		ELIE FEBVRE.
Un Pêcheur		SCHELER.
Le Guide		BOSMAN.
Pallavicini		MICHEL.
Adam Erdmann (juif de Saxe)	Espions.	DRAQUIN.
Hippolyte (Piémontais)	Espions.	SAINT-BONNET.
Antonio Ricci (Napolitain)	Espions.	NORET.
Klamproth (Prussien)	Espions.	TERVAL.
Sandreschi (Corse)	Espions.	SAINT-YSLES.
Un Russe	Espions.	GODEFROY.
Un Anglais	Espions.	TALDY.
Thaddée		BOSMAN.
Marie-Ange Walewska		Mmes RÉJANE.
Le Comte Alexandre		MONNA GONDRÉ.
Henrichetta		BRANGHETTI.
Femme du pêcheur		DERMOZ.
Orlandina		FUSIER.
Madame Mère		DEVOIE.
Une Femme de chambre		DIRIS.
La Présidente		TASSO.
La Préfète du palais		DORLISKA.
Comtesse de Rohan-Mignac		LECAT.
Thécla		HUBERT.
Clara		DIRIS.
Mislaw		MM. DRAQUIN.
Le Médecin		GODEFROY.
Un Marchand de pastèques		MARK.
Aly (nouveau mameluk)		HARVAND.
Premier Grenadier		CHAMBLY.
Deuxième Grenadier		SABLOT.
Un Vieux Serviteur		CHAMBLY.

Serviteurs et servantes polonais. — Grenadiers, Elbois et Elboises, Pêcheurs, Femmes de pêcheurs.

—o—

PHOTOGRAPHIES BERT

Le Moine. Marie-Ange. Le Comte Walewski.

Le Comte : « *Ce voyage vers l'île d'Elbe... quelle pauvre chose ! quel piteux calvaire !* »

L'IMPÉRATRICE

ACTE PREMIER (PROLOGUE)

PERSONNAGES

Marie-Ange Walewska. — Le Comte Colonna de Walewice-Walewski. — Un Moine. — La vieille Thécla (servante). Clara. — Thaddée. — Mislaw. — Le Comte Alexandre. — Un Médecin. — Serviteurs polonais. Servantes polonaises. — Quatre livrées françaises (Louis XV).

EN POLOGNE, CHATEAU DE WALEWICE, AOUT 1814

Une terrasse. A gauche, un perron. Une grande porte vers les appartements. Près de la porte, une image sacrée : Sainte Marie de Pologne, derrière une vitre éclairée d'un lumignon intérieur. A droite, au delà de la terrasse, des cimes de pins, le clocher de la chapelle. Au fond, sur une seule baie, une galerie qui s'achève en escalier, vers la cour du château. Par la baie et au delà de la galerie, le paysage énorme, d'un vert sombre, infiniment lointain, baigné d'une violente lumière d'été. Toute la terrasse, hors de l'ombre jetée par la façade, est chaudement ensoleillée. A droite, devant un bassin de cuivre plein de braises roses, le comte Walewski, soixante-quatorze ans, cacochyme, toux de catarrhe, et des tremblements séniles, jouait aux échecs avec Thaddée, son second secrétaire ; sur une table de pierre, il y a l'échiquier et, plus loin, un plateau de vermeil, une bouteille enveloppée d'osier, au milieu de hauts hanaps. Quand le rideau se lève, le comte Walewski vient de s'assoupir. Thaddée, qui allait jouer, est resté le bras en l'air, une pièce d'échec entre les doigts de la main droite. Il regarde, la tête tournée en bas, le sommeil du comte. Mislaw, long valet pointu, qui se tient derrière le fauteuil du maître, se penche avec précaution vers le dormeur. La cloche de la chapelle annonce la fin de l'office (vêpres). Des serviteurs et des servantes, avec le livre de messe, rentrent au château, silencieusement, les servantes en traversant la terrasse, les serviteurs en suivant la galerie. Quelques costumes sont polonais ; il y a aussi des livrées à la française.

MISLAW. — Il dort?

THADDÉE, gras, rose, épanoui. — Il dort.

MISLAW, qui emplit deux hanaps du vin de la bouteille. — Plaise à saint Etienne, patron de la Pologne, que notre vénéré seigneur Anastase Colonna de Walewice-Walewski, malade acariâtre et bilieux ivrogne, ignore toujours que nous avons bu de son vin!

THADDÉE. — Plaise à saint Etienne!

Ils ont trinqué en silence et bu.

MISLAW, avec une heureuse espérance. — Notre seigneur est peut-être mort. Cette nuit, dans des essoufflements d'asthme et des râles de saoulerie, il a failli rendre l'âme. Puis il s'est assoupi, on a cru qu'il ne se réveillerait plus.

THADDÉE, plus incliné. — Cette fois, il se réveillera encore, il ronfle.

MISLAW. — Plaise à saint Etienne qu'il cesse bientôt de tourmenter notre chère dame Marie-Ange Walewska, que la Panagia considère!... et qu'il ne s'aperçoive jamais... (Il emplit deux hanaps.)... que nous avons fini la bouteille!

THADDÉE, après avoir trinqué et bu. — Plaise à saint Etienne!

LE COMTE WALEWSKI, en sursaut, dans un bruit de pièces d'échecs renversées. — Mislaw! tu donneras vingt-cinq coups de verge à Thaddée, sur les reins.

MISLAW. — Bien, Excellence.

LE COMTE WALEWSKI. — Thaddée! tu donneras vingt-cinq coups de verge à Mislaw, sur les omoplates.

THADDÉE. — Bien, Excellence.

MISLAW. — Frapperons-nous en même temps?

LE COMTE WALEWSKI. — L'un de vous est-il gaucher?

THADDÉE. — Moi, Excellence.

LE COMTE WALEWSKI. — Donc, en même temps. La souffrance de chacun lui donnera contre l'autre une force de colère.

THADDÉE. — Ou une douceur de pitié.

Ils vont se retirer.

LE COMTE WALEWSKI, brièvement, entre des toux. — Une autre bouteille. Mikhaël est toujours malade? Qu'on sache s'il est en état de poursuivre la partie. Ah! les gazettes de Prusse, d'Autriche, d'Angleterre.

THADDÉE. — Il y a aussi des journaux expédiés de France.

LE COMTE WALEWSKI. — Rallumes-en le feu qui s'éteint!... Il ne peut rien venir de France que mauvais conseil ou mauvais exemple. La royauté légitime est aussi abjecte que, naguère, l'empire usurpateur.

THADDÉE. — Ces papiers sont adressés à Mme la comtesse Walewska.

LE COMTE WALEWSKI. — Ce qui est adressé à ma femme m'est adressé, et, chez moi, rien n'est qu'à moi. Rallumez le feu, vous dis-je.

Marie-Ange Walewska que suivent des servantes, et Clara, femme de chambre française, entrent par le fond, venant de l'église; elle tient par la main le petit comte Alexandre (cinq ans environ) et va vers les appartements.

MARIE-ANGE, très rieuse. — On voit avec plaisir, monsieur, que le beau temps vous a remis en bonne santé et en excellente humeur.

LE COMTE WALEWSKI. — Je tousse devant ce brasier et je grelotte au soleil.

MARIE-ANGE. — Je me plains que l'on ne m'ait pas appelée, la nuit dernière.

LE COMTE WALEWSKI. — Je n'ai pas voulu interrompre...

MARIE-ANGE. — Mon sommeil? Je dors très peu.

LE COMTE WALEWSKI. — Votre rêve.

MARIE-ANGE. — Oh! de cela, monsieur, rien n'est capable, ni personne.

LE COMTE WALEWSKI, à ses serviteurs. — Mikhaël? Eh bien?

MARIE-ANGE, qui allait entrer dans les appartements. — S'il vous plaît, monsieur, je jouerai à sa place...

LE COMTE WALEWSKI. — Vous?

MARIE-ANGE. — Dans un instant. (A Clara, pas trop haut.) Tu prépareras les plus chaudes fourrures pour le comte Alexandre. Dans mon pays, ma bonne Clara, les nuits sont froides, même en été. Préviens qu'on se tienne prêt à descendre les bagages dans la cour du château, où les voitures sont attelées. (A son enfant.) Va, mon très doux amour. (L'enfant, d'une habitude peut-être, a fait un mouvement vers le comte qui parcourt les gazettes.) Non, tu saluera Son Excellence tout à l'heure... quand nous partirons. (Elle vient vers la table, elle est très vive, très enjouée. Elle regarde l'échiquier.) Oh! de ce côté, la bataille semble presque perdue. Voyons.

Elle s'assied; elle est très occupée par le jeu.

LE COMTE WALEWSKI. — Vous ne m'avez pas accoutumé, madame, à de si aimables complaisances.

MARIE-ANGE. — Il faut bien que je vous tienne lieu de Mikhaël, puisque c'est moi qui vous prive de son service.

LE COMTE WALEWSKI. — N'est-il point malade?

MARIE-ANGE. — Il remplit, assez loin, une mission.

LE COMTE WALEWSKI. — Dont je ne puis connaître l'objet?

MARIE-ANGE. — Dont l'effet vous révélera bientôt tout ce qu'il vous importe d'en savoir. Mikhaël aurait pu être de retour aujourd'hui, deux août, n'est-ce pas?

LE COMTE WALEWSKI. — Mil huit cent quatorze...

MARIE-ANGE. — Mil huit cent quatorze, avant l'heure de vêpres. Il ne tardera guère.

LE COMTE WALEWSKI. — Je patienterai donc?

MARIE-ANGE. — C'est le plus sage... Je prends le fou.

LE COMTE WALEWSKI. — Mais je prends la tour.

MARIE-ANGE, très gaie. — Il est vrai.

LE COMTE WALEWSKI. — A propos de vêpres, s'est-on plu au sermon de ce religieux du monastère de Czentochowa, qui m'a demandé l'hospitalité?

MARIE-ANGE, comme à demi absorbée par le jeu. — C'est un moine de belles manières, sans doute un gentilhomme, l'esprit délié et minutieux, qui prêche avec justesse, sans onction. Il craint peut-être Dieu, je ne crois pas qu'il l'aime, ni qu'il en soit aimé. Le regard tout extérieur, acharné à saisir la pensée d'autrui — pendant un long moment, ses yeux ont interrogé fixement mes yeux qui n'ont rien dit — il semble qu'il ne sente ni n'entende ce qu'il profère, mais qu'il en poursuive l'écho dans le cœur des fidèles. Il récite en écoutant dans les autres. Vient-il, en effet, de Czentochowa, ou de France, ou de la cour de Vienne? Il y a des espions de conscience. Cependant je l'ai prié à votre table, selon la cou-

tume à l'égard des ecclésiastiques qui voyagent sur les terres de notre domaine.

LE COMTE WALEWSKI. — Vous êtes-vous confessée à lui?

MARIE-ANGE. — Non.

LE COMTE WALEWSKI. — Vous avez communié cependant?

MARIE-ANGE. — Vous savez bien, monsieur, que depuis sept ans — depuis le jour où je m'en retournai d'un petit relais de la poste, à Brosnie, en me cachant le visage et en pleurant de joie dans des fleurs — je ne me suis pas approchée de la sainte table. (Elle n'a pu contenir son émotion. Elle s'est écartée, ses yeux luisent de larmes contenues. Lui, la considère, d'un regard haineux. Elle sent ce regard, se redresse, répond d'un regard de défi, puis se reprend à sourire.) Echec au roi. Je crois, monsieur, que vous avez perdu.

LE COMTE WALEWSKI, d'une voix de colère, saccadée. — Par quelque combinaison subtile et traîtresse qui m'a déçu.

MARIE-ANGE, plus rieuse encore. — Non. Au jeu d'échecs, comme...

LE COMTE WALEWSKI. — Comme à celui de la guerre?

MARIE-ANGE, plaisamment solennelle. — Ce qui l'emporte, c'est la lucidité de vue, l'attente de la minute opportune et l'impétuosité magnanime de l'élan.

LE COMTE WALEWSKI. — Ce sont là les leçons de Buonaparte.

MARIE-ANGE, fortement. — De l'empereur Napoléon!

LE COMTE WALEWSKI. — Il n'est plus empereur dans la petite île d'Elbe.

MARIE-ANGE. — La tombe est plus petite. Il y serait encore l'empereur!

A ce moment, le moine du couvent de Czentochowa entre par le fond, en donnant des bénédictions aux gens de la castellance et du village.

LE COMTE WALEWSKI. — Au moins, devant ce prêtre, vous garderez le respect, je pense.

MARIE-ANGE. — Le respect! pour vous?... Mais je dois encore être prudente.

Le moine salue le comte et la comtesse.

LE COMTE WALEWSKI, à ses serviteurs. — Servez ici la collation. (Au moine.) Vous me permettez, mon père, de vous recevoir sur le seuil? Mon médecin, que la lèpre blanche dévore!... m'ordonne la sobriété et le grand air. Il faut bien lui obéir sur un point.

LE MOINE. — A un religieux errant aurait suffi l'aumône de pain et d'eau sur la route.

LE COMTE WALEWSKI. — Prenez place.

Les domestiques ont apporté la table toute servie, chargée de riche vaisselle de vermeil; pendant que, soutenu par le moine et par un valet, le comte chancelle, en toussant, vers la table, Clara va vite vers sa maîtresse.

CLARA. — De la fenêtre, j'ai reconnu Mikhaël qui monte la côte.

MARIE-ANGE. — Va l'attendre. Fais-le passer par l'escalier intérieur, et m'avertis dès qu'il sera chez moi.

Elle revient vers la table. Trois fauteuils. En face prendra place le comte; à droite, le moine; à gauche, Marie-Ange Walewska. Le moine, voyant qu'on ne s'assied pas encore, qu'on attend, se souvient tout à coup de dire le *Benedicite*, et le dit vite. Le comte et la comtesse s'inclinent, les lèvres murmurantes. Les serviteurs en costumes polonais sont à genoux. Les livrées françaises se tiennent debout, la bouteille à la main, prêtes à servir. Le *Benedicite* fini :

LE COMTE WALEWSKI. — Or ça, mon père, que pense-t-on de la chute de Buonaparte, dans votre couvent?

Marie-Ange Walewska a souri au mot : « Couvent ».

LE MOINE, qui a surpris ce sourire. — Je ne viens pas directement de Czentochowa. J'ai traversé des nations, depuis ma cellule. (Les serviteurs servent le vin. Mais c'est Marie-Ange Walewska qui dirige le service des mets, désignant les plats, les offrant à l'hôte et à son mari. Le moine continue.) Pour la France, éreintée de gloire, excédée de honte, Napoléon est encore une espèce de dieu sublime et désastreux; elle ne sait si elle doit le blasphémer ou l'adorer; et, dans la stupeur de la défaite, dans le malaise de ses récentes indépendances ligotées par les vieilles mœurs et les vieilles lois, dans le mépris ou l'acceptation ironique de l'obésité royale et de la maigre noblesse affamée, la France, consternée enfin de redevenir son propre passé, tâte ses belles plaies et sa volonté exsangue, — sa conscience ahurie. A Vienne, c'est presque de bonne foi qu'une frairie de Majestés et d'Altesses s'amuse, en habits de gala, de la peur que leur faisait la redingote grise. Le congrès passe le temps en fêtes, peu de séances, beaucoup de bals. Le congrès danse et ne marche pas. C'est le prince de Ligne qui a dit cela, un soir qu'il jouait au whist avec M. de Talleyrand, un des rares diplomates qui ne dansent pas, parce qu'il a la goutte.

LE COMTE WALEWSKI. — L'archiduchesse Marie-Louise?

LE MOINE. — L'impératrice Marie-Louise? Elle n'est pas à Vienne. Elle prend les eaux en Savoie, par ordonnance du docteur Corvisart.

LE COMTE WALEWSKI. — Et de M. de Metternich. Buonaparte est désespéré de cet éloignement de sa femme?

LE MOINE. — On le dit.

LE COMTE WALEWSKI. — Il l'aime tendrement?

LE MOINE. — On le dit.

LE COMTE WALEWSKI. — Il n'a jamais aimé qu'elle?

LE MOINE. — En Italie, il y a des projets de complots, non pour lui, mais avec lui, contre d'autres. La Prusse, aux dents longues, grogne à cause de la carcasse trop tôt lâchée. L'Angleterre, avec orgueil, honore en lui son grand vaincu. La Russie se repent, peut-être. Le certain, c'est l'universelle incertitude. Tout hésite, avec des sursauts. Il semble que la volonté soit morte. L'Europe est un vieux cheval de guerre et de somme, sans cavalier enfin, mais qui, ayant désappris d'être libre, frémit des quatre membres dans l'effarement d'avoir désarçonné son maître. Et, à Naples, les marchandes d'amandes de pins grillées, qui sont sorcières, conseillent de ne pas prononcer le nom de Napoléon, parce qu'il attire la foudre.

LE COMTE WALEWSKI. — Elle est enfin tombée! En l'épargnant, par mépris! Et le lâche n'a pas su mourir. Ce fameux poison qu'il avait toujours sur lui, savez-vous ce que c'était, madame? Quelques pincées de poudre de pavot blanc. Il a dormi trois heures, avec de beaux rêves.

LE MOINE. — L'un de ses fidèles lui disait : « A votre place, je me ferais sauter la cervelle! » Il répondit : « Oui, je pourrais faire cela, mais

ceux qui me veulent du bien n'en profiteraient pas, et cela ferait trop de plaisir à ceux qui me veulent du mal. » C'est le mot d'un homme d'esprit.

LE COMTE WALEWSKI. — D'un poltron. (Il montre les papiers qu'il feuilletait il y a un instant.) Ce voyage vers l'île d'Elbe — lisez les gazettes — quelle pauvre chose! quel piteux calvaire! Il n'a pas osé, malgré l'escorte anglaise, traverser Lyon en plein jour. Devant Valence, il descendit de carrosse pour embrasser le traître Augereau qui porte le matin la Légion d'honneur et le soir la cocarde blanche. Il hésite deux jours à entrer dans Avignon, ce preneur de villes! A Orange, il se rencoigne au fond de sa dormeuse, pour échapper à quelques mégères qui crient : « Nous ne ferons pas de mal au monstre, nous voulons simplement lui montrer comment nous l'aimons. » A Orgon : « A bas Nicolas! A mort l'assassin! A mort, la mort! » On le bouscule, on le pousse vers un Buonaparte mannequin, la corde au cou, tout barbouillé de sang de bœuf, qui pend à un arbre de la place; on allume des fagots et de la paille, on le pousse encore, et il se laisse faire, plus frémissant qu'au vent de la flamme, la redingote grise de son effigie! Alors, on décida que, désormais, pour n'être pas reconnu, il porterait une livrée étrangère, prendrait les devants comme courrier. Il consent : un bonnet rond à cocarde, au lieu de la couronne de Charlemagne avec l'aigle d'or sur champ d'azur; ou bien une coiffe d'heiduque à plumet, au lieu du petit chapeau! Pour s'évader, Louis XVI se déguisa en valet français du moins. Napoléon le Grand, pour sauver sa peau, s'est fait laquais autrichien.

Clara se montre.

MARIE-ANGE. — On me prévient d'une arrivée... Souffrez que je me retire un instant.

LE MOINE. — Bien que, par déférence, elle ne vous ait pas contredit, il ne semble pas que Son Excellence la comtesse Walewska partage votre opinion sur le despote déchu?

LE COMTE WALEWSKI, joyeusement, après un coup d'œil sur une gazette. — La plus juste opinion sur lui, par la sainte foi! C'est la sienne. Voyez. En arrivant à l'île d'Elbe, il dit au colonel Campbell : « C'est fini, j'ai abdiqué, je suis un homme mort. »

LE MOINE. — Le prince de Talleyrand n'est pas encore de cet avis.

Des serviteurs sur la galerie portent des bagages vers la cour.

LE COMTE WALEWSKI. — Qu'est-ce qu'on fait là-haut? Qu'est-ce que c'est que ces bagages?

UN DOMESTIQUE, après avoir parlé aux porteurs. — Les bagages que l'on porte aux voitures qui vont partir.

LE COMTE WALEWSKI. — Quelles voitures? Quel départ?

MARIE-ANGE, tout à coup sur le haut du perron, dans une explosion de délivrance et de fierté. — Le mien! le mien! Celui de la comtesse Marie-Ange Walewska qui quitte une seconde fois et à jamais la maison de son mari pour rejoindre, dans la beauté douloureuse de la défaite et la gloire de l'exil, Napoléon Ier, empereur des Français, protecteur de la Pologne, vainqueur du monde, son amant!

LE COMTE WALEWSKI. — Pourquoi êtes-vous revenue, si vous deviez repartir?

MARIE-ANGE. — Celle qu'on appelait l'Epouse polonaise de l'empereur ne devait pas ressembler à une aventurière errante, et le nom que je porte encore était mon naturel asile.

LE COMTE WALEWSKI. — Non! Vous êtes revenue, vous qui l'aviez accompagné à Finkestein, où vous avez vécu, comme une vivandière sous la tente, vous qui l'avez suivi à Vienne, vous qu'il visitait à Paris, comme on va chez une fille, pour se divertir, après les affaires, vous êtes revenue, parce que, à Fontainebleau, il n'a pas voulu vous recevoir, parce qu'il vous a laissée toute une nuit, pleurant derrière une porte, parce qu'il vous a chassée!

MARIE-ANGE. — J'avais eu tort de venir. Il eût bien fait de me chasser, car, alors, il ne devait avoir souci que de l'impératrice, sa femme, et de son fils, le roi de Rome.

LE COMTE WALEWSKI. — Et maintenant?

MARIE-ANGE. — Maintenant, Marie-Louise, sottement, lâchement, répudie son sublime devoir, se refuse à son mari, ne lui ramène pas l'impérial héritier, va se donner à un autre, se rend à jamais indigne du pardon et du retour... Ce message, que j'attendais, m'en assure. Eh bien, ce qu'elle ne fait pas, je vais le faire, tendrement, humblement. S'il n'a point l'épouse, il aura, pendant les passagères disgrâces du destin, la compagne docile et consolatrice, la fidèle servante, assez jolie, qui lui plaît, qui lui est chère; et, à défaut de leur fils, il embrassera notre enfant.

LE COMTE WALEWSKI. — Qui est le bâtard!

MARIE-ANGE. — Qui est l'aîné!

LE COMTE WALEWSKI. — Donc, mon nom serait comme une auberge où l'on se réfugie quand il plaît, d'où l'on s'évade à son gré! Vous ne partirez pas. Chose singulière! Cette maison, jadis irréprochable, que vous avez déshonorée, tient à vous, — et vous tient. Je ne veux pas être délivré de vous. Je me plais à garder ma honte. Qui sait? Vieux comme me voilà, et catharreux et moribond, je vous aime peut-être encore; ou bien, il m'agrée d'être le rival heureux d'un héros! et, ce soir, s'il me plaît, dans le lit du comte Walewski, votre époux, vous rétracterez l'impérial adultère!

MARIE-ANGE. — Depuis sept ans, le comte Walewski est exclu de tout droit marital.

LE COMTE WALEWSKI. — Par votre souillure!

MARIE-ANGE. — Par votre indignité. (Des domestiques, des paysans sont venus, se sont groupés.) Et il faut qu'à cette maison, qui fut la mienne, à ces serviteurs, à ces paysans qui furent les miens, mon adieu révèle enfin, pour qu'ils se souviennent de moi avec respect, le crime des irréprochables et l'innocence, quant à vous, de mon péché. Vous me demandiez si je m'étais confessée à votre hôte? Je me confesserai devant tous, et il saura plus qu'il n'espérait d'apprendre, — sans être tenu au secret.

LE COMTE WALEWSKI. — Vous vous tairez, madame!

MARIE-ANGE. — Vous craignez donc bien qu'on m'entende?

LE COMTE WALEWSKI. — Ramenez la comtesse dans son appartement.

MARIE-ANGE. — Pas un ne vous obéira. En est-il, parmi vous, qui me virent entrer ici, jadis, pâle petite épousée?

THÉCLA, vieille servante. — C'est moi, Excellence, qui étendis le tapis du parvis de l'église à l'escalier du château.

UN VIEUX SERVITEUR. — C'est moi, Excellence,

qui allumai, le soir des noces, les flambeaux de la salle où se donna le bal.

THÉCLA. — Vous étiez toute claire et fine avec vos légers cheveux frisés qui avaient l'air de rire. Mais vos yeux étaient tristes, comme s'ils savaient déjà ce que c'est que de pleurer.

LE VIEUX SERVITEUR. — On disait : « Elle est comme une petite sainte Marie de Pologne, mais elle n'est pas contente parce que saint Joseph est trop vieux. »

MARIE-ANGE. — Ma mère m'avait imposé ce mariage, éblouie de votre nom, de votre riche seigneurie, et de l'aigle blanc que vous avez sur la poitrine. Je vous fus très douce, et bientôt je redevins très rieuse, tant mon cœur était blond et léger, comme mes cheveux, chère vieille Thécla. Je jouais dans le parc avec les filles de vos filles, monsieur, et la plus jeune ne courait pas plus vite que votre femme après les papillons et les libellules. N'est-ce pas? On s'en souvient? Mais voyez comme elles sont diverses et singulières, les femmes de Pologne. Toute menue et futile, et puérile, j'étais une si ferme chrétienne que j'aurais accepté de subir le martyre, comme la sainte Béata de l'église où j'étais parfois bien distraite, et je serais morte avec plaisir, en riant, pour la délivrance de la terre où je courais après les papillons... Alors s'exaltait la renommée de celui qui écartait les rois pour faire les nations libres.

LE COMTE WALEWSKI. — Non. Françaises.

MARIE-ANGE. — C'est la même chose... La Pologne, abolie par la Russie, espérait tout du vainqueur qui avait arraché à la Prusse une part de Pologne; et, quand on sut qu'il venait, je courus pour le voir, oui, comme une folle, avec ma sœur, parmi les paysans; je tendais les bras en criant d'allégresse vers un carrosse entre des soldats. Quelqu'un me saisit, me tira, m'enleva vers la portière : « Sire! voyez celle qui a bravé les dangers de la foule pour venir vous saluer! » Ah! j'aurais bravé bien d'autres dangers... et je le vis! Je me souviens de deux yeux fixes, deux petits astres aigus, dans l'ombre de la voiture, et d'une face pâle et lisse comme de l'ivoire, qui souriait en cassant les joues : « Mon Dieu! Mon Dieu! me disais-je effarée. C'était peut-être à lui que je disais cela. » Je dis aussi : « Sire, le bienvenu, soyez le bienvenu dans ma patrie. » Il se pencha. Ses yeux plus proches étaient terribles, bien que, je crois, il les voulût plus doux. Il prit un bouquet qu'il avait dans la voiture. Il me le donna, il me dit : « Gardez-le, nous nous reverrons à Varsovie, je vous l'échangerai contre... » J'entendis : « Contre la liberté de votre pays. » Le carrosse était parti, entre les soldats; je m'enfuis, pleurant et riant dans le bouquet; et j'étais bien persuadée que l'empereur rendrait la liberté à la Pologne avec la main toute-puissante qui m'avait donné des fleurs.

LES SERVITEURS et LES PAYSANS. — Il lui rendra la liberté!... Ce n'est pas vrai qu'il est vaincu!... Ce n'est pas vrai qu'il est captif! Napoléon est l'empereur du monde!

MARIE-ANGE. — Mais je ne voulais pas aller à Varsovie, je ne voulais pas le revoir. Je ne voulais pas. J'avais peur de ses yeux fixes, des deux étoiles terribles. Alors, parce qu'on savait, parce que vous saviez qu'il m'avait vue avec plaisir, ce fut autour de moi, vers lui, la poussée active, continue, banale et insinuante à la fois, des espérances, des ambitions. J'étais la favorite de demain. Des conseillers me pressaient. Les courtisans avaient hâte : et ce furent les lettres, fausses ou vraies, les joyaux envoyés, toujours refusés, les pièges tendus, la promesse enfin obtenue d'un sourire qui n'engage à rien, qui, pour lui, consentait à tout, d'un geste qui signifie bien plus qu'il ne croit dire, la couleur d'une robe, qui précise sans qu'on le sache, un aveu, les rencontres derrière une porte brusquement refermée, et les amies qui chuchotent : « Ah! si j'étais à votre place! » et les plus augustes de la patrie s'écriant : « Quoi! vous hésitez entre votre honneur, qui, d'ailleurs, sera glorifié par votre sacrifice, et la résurrection de votre pays! » Et les toilettes qu'on me suppliait de mettre pour être plus jolie, pour lui plaire davantage, et que j'avais envie de mettre, puisque je l'adorais!

LE COMTE WALEWSKI. — Voilà l'aveu qui la condamne!... (A Marie-Ange Walewska.) et vous damne!

MARIE-ANGE. — Oui, coupable, sans rémission, je le suis; oui, mortellement, j'ai péché par cet amour où ma volonté pourtant ne consentit d'abord à rien d'impur, où j'étais près du maître, comme ces chétives mortelles des mythologies, peureusement éblouies dans l'embrassement d'un dieu... Mais c'est contre Jésus et la très sainte Immaculée que j'ai péché, non contre vous, mon mari, qui, plus qu'aucun autre, aviez prémédité l'appât des parures et l'embûche des rendez-vous!

LE COMTE WALEWSKI. — Vous mentez! Il est possible que, en vue de la Pologne restaurée, des magnats aient sollicité l'aide d'une jeune femme souriante à qui souriait le vainqueur! Moi-même, pour l'indépendance de ma patrie...

MARIE-ANGE. — Non! Vous n'êtes pas Polonais. Vous êtes de race italienne. Vous êtes Italien, monseigneur Colonna! Et si, désormais, vous haïssez l'empereur, si vous ramassez... (Montrant les corbeilles pleines de gazettes.) dans ces hottes, des injures à lui jeter, ce n'est point par généreuse rancune des promesses mal tenues, c'est parce que mon désintéressement près de lui, et un reste d'égard pour vous, vous épargnèrent la honte des glorifications infâmes et des enrichissements!

LE COMTE WALEWSKI, qui se dresse, haletant, étouffant, râlant, ramant l'air avec des bras de dément. — Tu mens! tu mens! prostituée et calomniatrice!

Il défaille, il tombe, mal retenu par les serviteurs.

MARIE-ANGE. — Relevez Son Excellence.

MISLAW. — Une crise, comme celle de cette nuit.

THADDÉE. — Puis monseigneur, ce matin, a vidé trois bouteilles.

MARIE-ANGE, tandis qu'on emporte le comte vers l'intérieur. — Le médecin est-il encore au château?

CLARA. — Oui, madame.

Le comte est entré dans la maison, mourant, porté par les valets.

MARIE-ANGE, aux serviteurs, aux paysannes, aux paysans. — Allez à la chapelle, offrez des cierges à sainte Béata, demandez au ciel que votre maître, malgré son grand âge, ait le temps d'un salutaire repentir. (Tous sortent à reculons. On entendra bientôt les cloches. Marie-Ange, à demi tournée vers la sainte image, — au moine.) Prierons-nous ensemble, mon père? (Il répond par un geste douteux, elle continue.) Je prierai seule.

Elle prie.

LE MOINE. — Cela vaudra peut-être mieux, si vous tenez à être exaucée. (Un silence. Les cloches.

Thécla paraît sur le perron, avec Clara et le petit comte Alexandre.) Eh bien?

THÉCLA. — Son Excellence se remet peu à peu.

MARIE-ANGE, qui a traversé la terrasse avec son fils et sa femme de chambre, en habits de voyage. — Adieu donc, bonne Thécla! (Elle est prête de sortir. Au petit comte Alexandre.) Viens vite, mon très doux.

Clara et l'enfant sortent les premiers.

THÉCLA. — Soyez heureuse, Marie-Ange Walewska!

Marie-Ange Walewska va disparaître vers la cour.

LE MOINE. — Madame, quelques instants perdus ne sont pas une grande affaire au départ pour un si long voyage. Je vous demande un très court entretien.

MARIE-ANGE, qui se retourne à demi. — Qu'y a-t-il de commun...

LE MOINE. — Entre votre personne et la mienne? Rien. Cependant nos projets, si différents, ne laissent pas d'être voisins, et je suis en état de vous rendre un bon office.

MARIE-ANGE. — A moi?

LE MOINE. — Et à l'empereur. (Elle s'étonne, le moine poursuit.) C'est vrai, je ne suis pas prêtre. Je l'ai été.

MARIE-ANGE, avec dégoût. — Oh!

LE MOINE. — Mais je n'ai pas jeté la soutane. On me l'a ôtée. Notre Saint-Père le Pape, il y a vingt-quatre ans, m'excommunia parce que j'étais le porte-crosse de l'évêque d'Autun, qui avait voté, à la Constituante, l'abolition des dîmes ecclésiastiques. Je suivis dans ses destinées M. de Talleyrand-Périgord. N'étant pas de race, ayant peu d'esprit, j'ai eu moins de chance que mon maître. J'ai longtemps tenu l'emploi de premier valet de chambre à sa barbe du matin, et je lui faisais les mots qu'il improviserait dans la journée.

MARIE-ANGE, presque rieuse. — Vous aviez peu d'esprit, disiez-vous?

LE MOINE. — Fort peu. Ces mots, de moi, étaient médiocres, mais, de lui, excellents. C'est ainsi que j'en ai fait d'immortels.

MARIE-ANGE. — Vous êtes encore au service de M. de Talleyrand?

LE MOINE. — De M. de Talleyrand, prince de Bénévent, ancien vice-grand électeur, ex-membre du gouvernement provisoire, actuellement ministre des Affaires étrangères, représentant au congrès de Vienne de Sa Majesté le roi Louis XVIII.

MARIE-ANGE. — De sorte que vous êtes un espion.

LE MOINE. — Oui, madame. Ah! je suis aussi au service de Murat, roi français de Naples, du consul italien Ardiotti, du colonel anglais sir Neil Campbell, qui a mission de garder Napoléon à l'île d'Elbe — ou ne l'y pas garder — et, entre temps, de Napoléon lui-même, — pour surveiller le colonel Campbell. Comment pourrait-on renseigner les uns, si l'on n'avait, par des renseignements aussi, mérité les confidences des autres?

MARIE-ANGE. — Métier compliqué.

LE MOINE. — Amusant.

MARIE-ANGE. — Métier de traître.

LE MOINE. — D'intrigant. C'est la faute de Beaumarchais. Figaro a créé un idéal.

MARIE-ANGE. — Vous ne vous méprisez pas?

LE MOINE. — Si fait. Mais dans mon métier — comme vous dites — on découvre de si parfaits gredins, que je me vois bien loin d'en être le pire; même, il y a des jours où je suis presque tenté de m'estimer, par comparaison.

MARIE-ANGE. — Et c'est moi que vous êtes venu espionner à Walewice?

LE MOINE. — Oui, madame.

MARIE-ANGE. — Pourquoi?

LE MOINE. — Pourquoi? Voici. Napoléon croit fermement — oui, à force de l'espérer, il le croit — que l'impératrice, avec le roi de Rome, le rejoindra bientôt à l'île d'Elbe; pour qu'elle se hâte, il lui a envoyé Hérault de Sorbée, capitaine de la cinquième compagnie de la garde et mari d'une dame d'honneur de Marie-Louise. Un aviso, tantôt à Piombino, tantôt à Livourne, depuis deux mois, est à la voile, toujours, en l'attente des augustes voyageurs; et, à chaque instant, Napoléon pense qu'il va entendre, selon le signal convenu avec Hérault de Sorbée, les trente et un coups de canon qui annonceront l'arrivée impériale et royale et auxquels répondra, par une salve égale, le fort du Faucon ou celui de l'Etoile. Il ne les entendra pas. Il est à peu près certain maintenant que l'archiduchesse Marie-Louise, pour aller à Parme, ne passera pas par l'île d'Elbe.

MARIE-ANGE. — A peu près seulement?

LE MOINE. — Eh bien, on était curieux de savoir quel dessein inspirerait au dévouement de l'épouse polonaise la défection de l'épouse autrichienne. C'est avec l'agrément de M. de Metternich que le grand ami de l'empereur et le vôtre, M. de Menneval, qui accompagne l'impératrice aux thermes d'Aix, a remis à votre envoyé le message par lequel vous avez appris le goût de plus en plus prononcé de Marie-Louise, pour un jeune général des houzards, de belle mine, quoique borgne, élégant, beau danseur, qui lui donne la main pour aller aux bains, et avec qui elle fait de la musique, les soirs, près de la fenêtre ouverte à la lune. A ce propos, madame, lequel vous paraît le plus méprisable d'un espion tel que moi qui, peut-être, gardant en lui quelque chose de l'aventurier romanesque, a parfois des heures de loyauté ou de désintéressement, et d'un empereur qui donne un amant à sa fille pour qu'elle n'aille pas rejoindre son mari?

MARIE-ANGE. — Et sans doute, ceux qui vous emploient apprendront avec plaisir mon départ pour l'île d'Elbe?

LE MOINE. — Avec le plus vif plaisir.

MARIE-ANGE. — Parce que la présence de la favorite sera une excuse à l'éloignement de l'épouse, et une garantie de plus contre son retour?

LE MOINE. — En effet. Pour cela.

MARIE-ANGE. — Mais si, pour ne pas servir leur complot, je renonçais à mon projet?

LE MOINE. — Votre dévouement, malgré votre amour, en est capable. Il resterait inutile. Marie-Louise n'aurait pas d'excuse? Elle s'en passerait; vous savez bien que, déjà, elle ne doit plus, ne peut plus entrer au lit de l'empereur. Non, partez. Suivez votre doux instinct, Marie-Ange Walewska, non seulement pour adoucir la peine de votre archange déchu, mais aussi parce que vous pouvez l'arrêter peut-être au bord d'un désastre plus affreux, plus définitif. Et voici (daignez l'entendre, madame) la parole que j'avais à vous dire : qu'il ne quitte pas son exil qui est un refuge, qu'il ne cède pas à l'impatience de ceux qui l'incitent à l'évasion, aux revanches! Madame, puisque vous l'aimez d'une si désintéressée tendresse, faites qu'il ne se hasarde

pas à de nouvelles chimères; faites qu'il se contente du bonheur que vous lui apportez. Les rancunes, l'envie et la peur, de toutes parts, le guettent. Le moindre prétexte serait saisi pour un enlèvement, pour une relégation plus lointaine. On a parlé des îles Açores dont la plus proche, San Miguel, est à six cent trente lieues des côtes du Portugal. On a parlé de Sainte-Hélène, plus aride, bloc de roches, au loin des mers, au sud désert du monde! On dit qu'il vous écoute parfois; donnez-lui le conseil de vivre en paix, d'être prudent, d'être heureux.

MARIE-ANGE. — En un mot, le conseil d'être lâche! Certes, c'est son infortune que je vais rejoindre, sans autre dessein; et, d'ailleurs, jamais je ne lui parle qu'interrogée. Mais ce conseil, serions-nous, lui, s'il le pouvait suivre, celui que j'adore, et moi, celle qu'il a préférée, si je pouvais le donner!... Ah! c'en est assez. Dès mon arrivée à l'île d'Elbe, je vous signalerai à l'empereur...

LE MOINE. — A l'île d'Elbe, madame, vous ne me reconnaîtrez pas.

MARIE-ANGE, sans avoir entendu. — ... Et s'il vous plaît d'espionner mon voyage, vous pouvez monter, monsieur, derrière la voiture de mes laquais!

Elle sort avec son fils et Clara qui se sont montrés, comme pour l'avertir de partir; bientôt, au dehors, des bruits de départ.

LE MOINE. — Ai-je été sincère? Un instant, oui. Elle intéresse, cette douce et hasardeuse jeune femme, avec sa jolie crânerie. Elle pourrait bien déranger les combinaisons de M. de Talleyrand. Oui, mais, d'autre part, elle servirait le colonel Campbell, c'est-à-dire l'Angleterre, qui ne tient pas beaucoup, semble-t-il, à garder Napoléon dans l'île... De sorte que, sans le vouloir, j'ai été utile à l'un au moins de mes... mandataires, à moins que je n'aie nui à tout le monde.

De la maison sortent, avec le médecin, des domestiques qui interrogent.

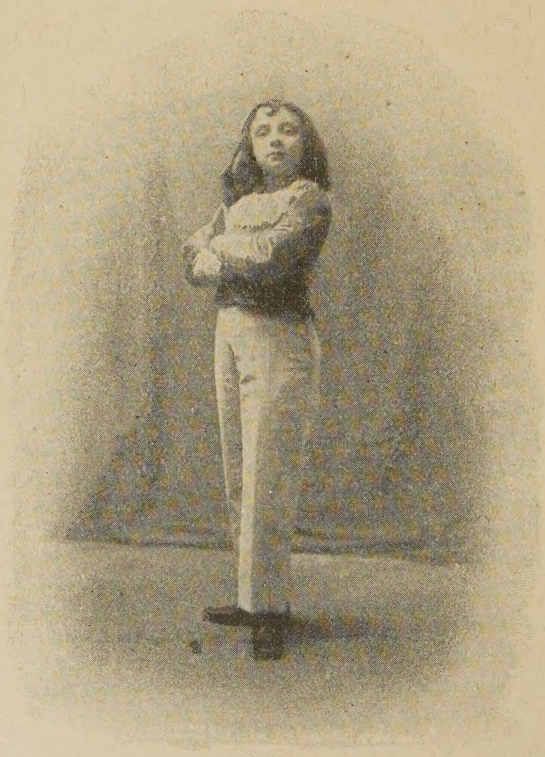
LE MÉDECIN. — Tout espoir est perdu... (Vers le moine.) Et le médecin du corps doit céder la place à celui de l'âme.

Le médecin est parti. Les domestiques s'approchent du moine, d'autres vont du côté de la chapelle.

LE MOINE, après une hésitation. — Soit. (En lui-même.) A une telle âme suffit bien un tel médecin. (Il va vers la maison.) Mais, diantre!... Veuve!... Voilà qui peut ajouter quelque intérêt à l'aventure.

Les cloches sonnent le glas d'agonie. Sur la galerie, des serviteurs font des signes de bon voyage, agitent des mouchoirs vers les voitures invisibles. Le glas encore. D'autres serviteurs sont agenouillés sur le seuil, vers le moribond. Le bruit des grelots et les claquements de fouet se mêlent aux cloches.

RIDEAU



Le petit comte Alexandre (Mlle Monna Gondré)

« Vive l'Empereur ! »

ACTE II

PERSONNAGES

Napoléon. — Maréchal Bertrand. — Le général Drouot. — Sir Neil Campbell. — Mme Mère. Maria Luisa. — Henrichetta. — Aly, le nouveau mameluk. — Pallavicini. — Plusieurs grenadiers. Adam Erdmann, juif de Saxe. — Klamproth, Prussien. Antonio Ricci, Napolitain. — Hippolyte, Piémontais. — Sandreschi, Corse. — Irénée Louchon, c'est ici le marchand d'huiles. C'était le moine du premier acte. — Un espion russe. — Un espion anglais.

DEUXIÈME TABLEAU

A gauche, la rue presque à pic, en escalier (salita), descend, en s'élargissant, de la pallazzina dei Mulini (palais des Moulins). Elle est faite de dalles bien ordonnées et bordée par des terrasses de feuilles et de fleurs et des maisons aux toits inégaux, jadis peintes en rouge, à présent couleur lie de vin. A droite de la salita, une place qui forme un carré long où aboutissent des ruelles descendantes pareilles à des lits de torrents, d'étroits tunnels semblables à des tonnelles de pierre. Cette place communique, à droite, par une rue marchande, avec la place d'armes, non visible, où, les jours fériés, se fait entendre la musique de la garde. A l'angle de la salita et de la place, le café Buon Gusto, *manière de cabaret aux vitres voilées de cotonnades en loques, à raies bleues sur blanc, des carreaux remplacés par des images (imagerie napoléonienne) ; par la porte ouverte, on entrevoit un billard et les joueurs. Plus à droite, une boutique de barbier ; puis, Epicerie et macaroni : Oreste père et fils ; Biscuits doux : Andréa Borgia... l'étal d'un marchand de fruits, énormes grappes de raisins, limons. Au-dessus d'un balcon bas, on lit :* ARISTOTE DE MARSEILLE, MARCHAND D'HUILES. *Par des voûtes ogivales ouvertes à droite, au premier plan, on entrevoit le port, et plus loin, la pleine mer. Tout à fait en haut, dans un bastion de l'enceinte, entre le fort Stella et le fort Falcone, la pallazzina dei Mulini ; sur la bâtisse centrale, celle où il n'y a pas de porte, flotte l'étendard elbois, fond blanc, traversé d'une bande diaphane rouge, semée de trois abeilles d'or (cet étendard très grand, très visible). C'est la fin d'une chaude journée, le 31 août. Le soleil, brutal, fait rougeoyer les façades, dore les pierres grises ; des dormeurs sont étendus sur le sol. Le marchand*

de fruits (qui a glissé d'un escabeau), un beau jeune garçon mi-nu, un accordéon tombé du bras, ronfle à l'ombre de son étal de citrons, de pastèques, d'oignons pendants et de régimes d'aulx. Au fond, à droite, tournant le dos, de temps en temps visibles, quelques grenadiers de la garde jouent aux boules. De toutes parts, mais rarement par la salita, vers la place d'armes, d'où viendra le son de la cloche de vêpres, à l'église de la Madone, passeront des couples, des groupes, en habits de fête, hommes, femmes et enfants. On remarquera des uniformes de la Grande Armée, des uniformes polonais, des uniformes d'officiers du bataillon corse. Des notables d'Elbe, employés du palais, officiers de la cour, chambellans, etc..., gauchement importants et somptueux, donneront la main à des dames de la ville, endimanchées, ou à des étrangères pauvrement habillées, ou trop excentriquement, trop richement vêtues. Sur la porte du café, à la porte du barbier, ici buvant ou fumant, à de petites tables, là se faisant raser en plein air, et d'autres sortant des boutiques ou y rentrant, quelques-uns la queue de billard à la main, des hommes de nationalités et d'âges différents parlent en chuchotements que rompent des éclats de voix, tandis que va et vient Orlandina, servante del Buon Gusto, *en costume de l'île, chapeau de paille noire, corset blanc, jupe courte rouge ou bleue. Les hommes sont, pour la plupart, des agents chargés par les ministres des puissances alliées de surveiller Napoléon. Il y a un juif saxon, longue barbe malpropre, bonnet de fourrure, sale et presque chauve, longs cheveux en boucles jaunes, pesant, presque muet, fumant dans une pipe en porcelaine ; il est borgne. C'est peut-être ce libraire de Leipzig qui fut payé pour assassiner l'empereur ; il se nomme Adam Erdmann, il joue aux dés avec le Prussien Klamproth, qui se disait émissaire de la société des Vertueux. Il y a Antonio Ricci, Napolitain, qui fait des gestes et renseigne Mariotti, consul de France à Livourne. Il y a Hippolyte, Piémontais, rousseau, malingre, futé, qui renseigne Santini, chancelier de l'évêché de Livourne ; Sandreschi, Corse, émissaire du général Bruslard, qui est le commandant militaire de la Corse. Il y a Irénée Louchon, au service du gouvernement français, subtil, léger, presque élégant, sceptique, qui a dû être dans la police de Fouché ou de Savary. C'était le moine du premier acte. A présent, c'est le marchand d'huiles, Aristote de Marseille. Ce sera Pérez.*

ANTONIO RICCI, au marchand d'huiles, qui est accoudé à son balcon au-dessous de son enseigne. — Si signore! L'impératrice Maria-Luisa arrivera stasera à l'isola d'Elba con re di Roma!

HIPPOLYTE. — Oui, l'impératrice Marie-Louise arrivera ce soir à l'île d'Elbe.

LE MARCHAND D'HUILES, accent marseillais. — L'impératrice Marie-Louise, à l'île d'Elbe!

HIPPOLYTE, vers le balcon, accent piémontais. — Avec le roi de Rome.

SANDRESCHI, en frappant sur la table. — Sicuramente!

LE MARCHAND D'HUILES, qui parodie en fredonnant une complainte sur l'air des pendus :

Pour l'île d'Elbe ils sont partis...

HIPPOLYTE. — Certainement!

LE MARCHAND D'HUILES :

Et sur un trône en raccourci...

KLAMPROTH, entre deux bouffées de pipe. — Gerwiss!

LE MARCHAND D'HUILES :

Ils rejoindront le grand monarque!

L'AGENT ANGLAIS. — Certainly!

LE MARCHAND D'HUILES :

Les mineurs, les patrons de barque...

ADAM ERDMANN, jetant les dés. — Si cher!

LE MARCHAND D'HUILES :

Les traiteront de Majesté!..

UN AGENT RUSSE. — Absolument sûr!

LE MARCHAND D'HUILES :

Leur orgueil en sera flatté!...

Il descend de son balcon.

ANTONIO RICCI. — Ne ho informeto il cavaliere Mariotti, console de Francia à Livorno.

HIPPOLYTE. — Et moi j'en ai informé le comte Santini, chancelier de l'évêché.

LE MARCHAND D'HUILES, en scène. — ... Qui en informeront M. de Metternich, qui en informera les ambassadeurs à Vienne, qui en informeront les puissances alliées et les gouvernements. L'univers et l'histoire seront bien informés! (Il quitte l'accent marseillais.) Eh! messieurs, gardez-vous du vin rose de Garrochio que, d'un bras rose aussi, vous verse Orlandina, et défiez-vous du soleil d'Italie sous lequel sont nés tant de chanteurs de sornettes. Ou bien, crédules aux plus furtives apparences, convaincus de vos imaginations, pareils aux chiens endormis qui rêvent à des pistes, et, réveillés, les suivent en jappant, vous finirez par être de ces espions chimériques, que le futur duc d'Otrante (Il a ôté ses favoris et grassaye comme un incroyable.) au service de qui j'ai eu l'honneur d'être, appelait avec mépris : les poètes des fonds secrets. (De sa voix naturelle.) L'autre jour, Adam Erdmann, le plus méthodique pourtant d'entre vous, fit savoir à Berlin que M. de Talleyrand-Périgord avait consenti à Napoléon une avance de cinq cent mille francs sur la rente de deux millions que les Bourbons ne lui servent pas! Ah! il est bien véritable qu'ils ne la lui servent pas. Mais Napoléon, paraît-il, se contenterait d'un cheval et d'un petit écu par jour. (Adam Erdmann, fâché, s'éloigne. Le marchand d'huiles, à Hippolyte, qui se fait raser.) Vous, Hippolyte, qui, cependant, avez appris l'incrédulité chez les jésuites de Navarre, vous n'avez pas rougi d'écrire au prince de Bénévent que le petit homme rouge était apparu le vendredi saint à Napoléon pour lui reprocher d'avoir tenté, contre l'Angleterre, le blocus continental, et que la sœur de l'empereur, la princesse Pauline, était allée à Rome en habit de moinillon pour conférer avec un jeune cardinal tout-puissant sur l'esprit du pape au sujet d'une alliance secrète entre Sa Majesté et Sa Sainteté! Mais que les pourparlers n'avaient pas abouti, parce que le cardinal, homme de goût, sensible aux détails, ayant jugé que la Vénus de Canova, parfaite, comme on sait, à tous les autres égards, avait les oreilles trop larges et mal ourlées! (En buvant.) Ah! fantasques espions! J'espère bien, Antonio Ricci, que ce soir, avec le roi de Rome, Marie-Louise amènera le roi Louis XVIII, impatient de remettre lui-même la couronne impériale sur la tête de Napoléon. Et en vérité, (Buvant encore.) il y a, autour d'un funèbre désastre, un absurde bourdonnement de papotages et de mensonges dans cette île pas plus grande qu'un cimetière, où

vous êtes plus de cent mouches (Il montre l'étendard.) pour trois abeilles.

ANTONIO RICCI. — Et voi che parlate, monsiou, chi siète?

LE MARCHAND D'HUILES, remettant les favoris et reprenant l'accent marseillais. — Aristote de Marseille, marchand d'huiles des meilleures qualités, pour vous servir. (On rit, il ôte ses favoris.) Eh! non, mosca, comme lei!

HIPPOLYTE. — Au service du chevalier Mariotti?

LE MARCHAND D'HUILES. — Si!

KLAMPROTH. — Au service du roi de Prusse?

LE MARCHAND D'HUILES. — Ya!

L'AGENT ANGLAIS. — De sir Neil Campbell!

LE MARCHAND D'HUILES. — Yes!

L'AGENT RUSSE. — Au service du tsar!

LE MARCHAND D'HUILES. — It! Seulement, bientôt, ils m'auront tous congédié.

ANTONIO RICCI. — Perché?

LE MARCHAND D'HUILES. — Parce que je ne leur donne pas de fausses nouvelles.

ORLANDINA. — Vous avez tort de rire, signor francese. Même l'impératrice est déjà arrivée. Perché io lo so!... mais oui, moi ascoltate. Quelquefois pour ses promenades de l'après-midi, l'empereur, au lieu de sortir par la porte de terre, là-haut, sort par la porte de mer. Quand il descend la rue, je me tiens sur son passage : « Buona sera, maestà! — Buona sera, piccina. — Qui êtes-vous?... — La servante del *Buon Gusto*. — Quel âge avez-vous? — Diciassette anni. — Et comment vous appelez-vous? — Orlandina pour vous servir. » Et lui, après une petite tape sur la joue, il me donne un napoléon d'or. Les autres jours, similmente. Parce qu'il ne se rappelle pas. Il a autre chose à penser, n'est-ce pas? Alors, puisque l'impératrice arrive ce soir, je sais bien ce que je ferai s'il passe aujourd'hui. « Comment vous appelez-vous, petite? — Maria-Luisa pour vous servir. » Ça lui fera plaisir, comme un bon présage, et il me donnera beaucoup de napoléons d'or, di cui ho molto bisogno, pour entrer en ménage. (En désignant le marchand de fruits couché sous son étal.) Car mon amoureux ne fait que dormir tout le jour au soleil au lieu de crier sa limonade, ses figues et ses pastèques.

LE JEUNE GARÇON, qu'elle a réveillé du bout de son soulier. — Limonata fresca! Fichi! Cocomeri! Moscatello!

LE MARCHAND D'HUILES. — Ricci! Voilà la seule impératrice que tu verras à l'île d'Elbe!

HIPPOLYTE. — Demande au maire de Porto-Ferragio s'il n'a pas fait préparer pour ce soir un feu d'artifice?

LE MARCHAND D'HUILES, un peu étonné. — Qui lui en a donné l'ordre?

L'AGENT RUSSE. — De la part de l'empereur, le trésorier Peyrusse, qui aura soixante et un mille francs à payer.

LE MARCHAND D'HUILES. — Pour des fusées?

ANTONIO RICCI. — E luminosi ritratti.

HIPPOLYTE. — Les portraits de Napoléon... de Marie-Louise et du roi de Rome.

LE MARCHAND D'HUILES. — Vieille histoire! Il y a beau temps que le vent de la mer a éteint ce feu d'artifice-là.

ANTONIO RICCI. — Vedete questo piccolo uomo?

HIPPOLYTE. — Qui court un violon sous le bras?

ANTONIO RICCI. — Dove andate, signor Pallavicini.

PALLAVICINI, accent italien. — A la répétition de ma cantate, tous les enfants de la ville, pendant le feu d'artifice, chanteront :

En jouant du violon :

Sa Majesté Napoléon
A mis le feu au dragon.
Ah! quelle belle fête
De voir le portrait de Marie-Louise apparaître.

Il s'en va en courant.

LE MARCHAND D'HUILES, en se levant pour rentrer chez lui. — Jamais les puissances alliées ne rendront Marie-Louise à son mari.

ANTONIO RICCI. — Se ne scapperà!

HIPPOLYTE. — Elle s'est échappée.

L'AGENT RUSSE. — Marie-Caroline, sa grand'-mère, lui a dit : « A ta place, j'attacherais le rideau de mon lit à ma fenêtre pour aller rejoindre mon mari avec mon enfant dans le dos, comme une sauvagesse! »

LE MARCHAND D'HUILES. — Elle est en Suisse!

HIPPOLYTE. — Elle est en mer.

KRAMPROTH. — Sie liebt ihren Mann.

HIPPOLYTE. — Oui, elle aime son mari.

LE MARCHAND D'HUILES. — Pas autant que M. de Neipperg.

L'AGENT RUSSE. — Il l'a faite impératrice.

LE MARCHAND D'HUILES, rentrant chez lui. — Elle le fait cocu! Vive Sganarelle le grand, sultan de la Corne d'Or!

Rires et lazzis.

ANTONIO RICCI. — Tacete!

HIPPOLYTE. — Le général Drouot!

L'AGENT RUSSE. — Aide de camp de l'empereur.

SANDRESCHI. — Governatore dell' isola.

Le général Drouot traverse silencieusement le théâtre, se dirigeant vers la place d'où sonnent les cloches de vêpres. Les grenadiers, à sa vue, ont cessé de jouer aux boules, se sont rangés. Le général passe devant le rang.

L'UN DES GRENADIERS, la main à la tempe. Voix pas trop haute. — Fleurus!

UN AUTRE. — Wagram!

UN AUTRE. — Lutzen!

UN AUTRE. — Leipzig!

UN AUTRE. — Hanau!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Salut! nos belles journées. (A soi-même.) Quel lendemain! (Aux soldats.) Vous jouez aux boules?

1er GRENADIER. — En attendant de jouer aux boulets.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Vous aussi, vous vous ennuyez à l'île d'Elbe?

1er GRENADIER. — A Austerlitz, c'était plus gai.

Le général s'éloigne vers la place d'armes.

ANTONIO RICCI. — Onde va? Seguilo.

LE MARCHAND D'HUILES, au balcon. — Inutile. La cloche de vêpres. Le général va à l'église. Il n'a jamais manqué l'office que pour la bataille.

Le général est sorti à droite vers la place d'armes.

HIPPOLYTE, tourné vers la place d'armes. — Ou pour l'amour! Guardate! La fille du premier chambellan!

ANTONIO RICCI. — Henrichetta Vantini.

L'AGENT RUSSE. — Il revient, il l'évite...

HIPPOLYTE. — Ah! oui, il paraît que leur mariage est rompu.

HENRICHETTA, qui a rejoint le général Drouot. — Général!

Le Général Drouot. — Mademoiselle... votre mère...

Henrichetta. — Maman est à la chapelle de la Madone. Elle sait que je suis venue à votre rencontre. Elle me l'a permis. Je croyais, général, que vous seriez bientôt mon fiancé. Maman le croyait aussi, vous nous rendiez visite tous les jours; quand vous étiez chez nous, j'étais heureuse; quand vous étiez parti, je l'étais encore de votre présence de naguère et je l'étais déjà de votre prochain retour. Voici toute une semaine que vous n'êtes pas venu. Pourquoi me laissez-vous? Quelque mauvaise parole a-t-elle été dite contre l'honneur de mon père?

Le Général Drouot. — Aucun chef de famille dans l'île n'est plus estimé que M. Vantini.

Henrichetta. — Maman?...

Le Général Drouot. — J'ai une vieille mère à Nancy, j'ai cru la reconnaître plus jeune en voyant la vôtre.

Henrichetta. — C'est donc que vous ne m'aimez plus?

Le Général Drouot. — Je vous aime profondément, mademoiselle. Cet amour est l'intime douceur de ma rudesse; la moelle d'un vieil arbre.

Henrichetta. — C'est donc que vous ne croyez pas que je vous aime? Vous avez tort de ne pas le croire. Avant votre arrivée ici, j'étais une âme puérile, isolée dans un seul langage et dans une île étroite. Je ne savais presque rien, en vérité, en dehors d'un italien presque patois, et de mon petit pays. Vous m'avez enseigné le français plein de chefs-d'œuvre et le monde plein de votre gloire. J'ai grandi par vous, selon vous, jusqu'à vous presque. Même ma piété, enfantine et superstitieuse naguère, est devenue, par votre exemple de soldat chrétien, une fois plus haute, plus forte, plus belle. Vous m'avez appris à mieux croire, à mieux prier. Et me voici si bien vous-même, que vous dire : « Je vous appartiens si vous voulez », n'est qu'une offre de restitution. Ah! je vous aime!... Pourquoi me laissez-vous?

Le Général Drouot. — Henrichetta! De grâce!

Henrichetta, plus près de lui. — Pourquoi? Pourquoi?

Elle défaille.

Le Général Drouot. — Qu'avez-vous?

Henrichetta. — Cette journée est si chaude... j'étouffe... (Il prend sur le petit étal à droite un verre de limonade. Elle y trempe ses lèvres. Elle s'est assise. Elle se remet.) Pourquoi me laissez-vous?

Le Général Drouot. — Eh bien, parce que vous épouser, vous, tant adorée, ce serait me river à l'ignominieux exil, ce serait épouser en même temps que vous cette île de déchéance et d'abdication, où j'assiste, impuissant, à la ruine déshonorée de tout ce qui a été l'enthousiasme et l'illustre illusion de ma vie!... Ah!... dans Elbe, si belle avec ses montagnes de verdure et d'airain vermeil et de hautes blancheurs, dans cette île semblable à un encensoir d'émeraude et d'or en fleur fumant vers le plus beau des soleils, hélas! autour du dieu tombé, Jupiter déchu en Vulcain boiteux, qu'essaye en vain d'isoler la fidélité de quelques braves, quel assemblement, quel fourmillement de stupidités ou de bassesses, et quelle ruée d'abjections! Ici, parmi les niaises ambitions bourgeoises et la mendicité fainéante de la populace, sous la surveillance anglaise qui acquiesce et ricane, de tous les pays du monde, escrocs, déserteurs, espions, tous les bons à rien, tous les prêts à tout, accourus, s'acoquinent, s'acharnent, s'engraissent, pullulent, et comme, par une habitude de n'avouer ni leur race, ni leur patrie, aucun ne parle sa vraie langue, c'est avec les accents gâtés de vingt nationalités douteuses, un babel de patois et d'argots! (Antonio Ricci et Hippolyte s'étant approchés, le grenadier envoie un coup de pied dans les rangs d'Hippolyte. Le général se levant.) Hein? Qu'est-ce?

Le Grenadier. — Pardon, mon général! J'ai cru devoir faire signe à ces malins-là d'aller vous écouter de plus loin.

Le Général Drouot. — Merci. Vous n'y perdrez rien, messieurs, je parlerai plus haut! (A Henrichetta.) Vous qui ne venez pas à la cour, — oh! cette cour, parodie stupide des splendeurs éteintes, dans cette villa de négociant retiré des affaires après faillite, hélas! — vous, qui vous plaisez le long des jours à la fenêtre d'un jardin de fleurs et d'oiseaux, d'où l'on voit le ciel et la mer, vous ignorez que presque tout ce qui entoure Napoléon, et le presse et l'enserre, est du ridicule quand ce n'est pas de la vilenie. Il y a au cercle du soir, annoncés par des valets qui sont peut-être des espions, des dignitaires de la couronne qui sont des éleveurs de porcs ou des revendeurs de vieilles futailles; des dames d'honneur qui viennent de ravauder des uniformes ou de finir la lessive. Regardez... (Depuis un instant, la musique de la garde s'est fait entendre descendant la salita; elle passe vers la place d'armes, escortée de la badauderie de toute la ville et suivie de personnages officiels. Le général Drouot continue pendant la musique peu à peu plus lointaine.) Regardez-les, les bons chambellans grotesques et les matrones bouffies qui se pavanent, et ces Aspasies de carrefour. Cette grosse femme fardée et suante? Une ancienne loueuse de chambres meublées à Paris. Elle a été, dans l'émigration, la domestique de M. Rohan-Mignac qui l'a épousée faute de pouvoir lui payer ses gages. C'est un commandant du bataillon corse qui lui donne la main! Elle dîne à la table de l'empereur! Celle-ci, c'est la comtesse de Jersey que notre principal geôlier, le colonel Neil Campbell, a fait venir l'on ne sait d'où, dans l'espérance — oh! pardon, mademoiselle — qu'elle ferait parler l'oreiller de l'empereur! Derrière elle, au bras d'un lieutenant de la garde, Mme Colombani, qui offre le thé aux espions de passage, et, entre les deux préfets du palais, Mme Filipi qui, à l'armée d'Italie, faisait, quoique habillée en homme, les délices d'un corps d'armée. L'empereur, un soir de bal, lui a donné son portrait! Et chaque jour, plus nombreux, avec les espions et les filles, abondent les aigrefins, les inventeurs extravagants, les joueurs décavés, les soldats dégradés, les banqueroutiers de toutes les espèces d'entreprises honnêtes ou non, quêteurs, voleurs, tueurs au besoin, — et, plus détestable encore, plus odieusement humiliante, l'outrageuse curiosité des touristes qui viennent visiter l'Aigle encagé dans une basse-cour!

En effet, entre un groupe d'Anglais que guide un domestique d'hôtel, sur le galon de sa casquette : « Hôtel Roland », en arrière, un Anglais, seul, qui observe, braque sa lorgnette.

Le Guide. — C'est ici Porto-Ferragio. Vous venez de voir le plus grand port de l'île d'Elbe. On peut aborder aussi à Lougone, et, de l'autre côté du pays, à Marcina-Riva, que d'autres appellent Marciana-Marina. Entre le fort del Falcone —

c'est-à-dire du Faucon — à gauche, et le fort della Stella — c'est-à-dire de l'Etoile — à droite, là-haut, sous le grand étendard, on voit la palazzina dei Mulini, ainsi nommée parce qu'elle occupe la place d'anciens moulins. C'est là qu'habite Napoléon Ier dit le Grand, qui abdiqua le 11 avril 1814 et à qui les puissances alliées ont bien voulu concéder la souveraineté de l'île. Ce monarque guerrier est trop connu pour qu'il soit besoin de vous rappeler son histoire. Vous voyez là quelques soldats de sa garde, quelques-uns de ceux qu'il appelait ses grognards. De ce côté, c'est la place d'armes, où les dimanches et les jours fériés la musique militaire...

Les touristes suivent le guide vers la place d'armes. Un ruffian s'approche de l'Anglais resté en arrière et lui parle à voix basse.

Le Ruffian. — Mylord... Bellissima Giovanetta (Et il lui montre un portrait.) mia sorella. (L'Anglais se récuse.) Ascoltate, trevolte... estate... con Napoleone.

L'Anglais s'arrête et suit vivement le ruffian. Le général Drouot s'est assis, pleure silencieusement entre ses mains jointes.

Henrichetta. — Oh! ces nobles, ces belles larmes, ne me les cachez pas, si vous l'aviez voulu, ce serait déjà la caresse de votre femme qui les essuierait tendrement, fièrement. (Le général, tristement, fait un geste de refus. Henrichetta continue à voix plus basse.) Mais Napoléon quittera l'île, nous le suivrons?

Le Général Drouot. — Eh! sachez donc ma pire angoisse. Si, presque seul, je ne pousse pas l'empereur à l'aventure d'un retour, ce n'est pas qu'au fond de moi je n'en rêve. C'est que je ne l'en crois pas capable. Il s'affale, il s'enlise dans la vie qu'on lui a faite, qu'il accepte.

Henrichetta. — Non, qu'il feint d'accepter.

Le Général Drouot. — Remuant, actif, presque content dans son médiocre domaine, il fait restaurer en petit palais des bicoques municipales. Il plante des allées de mûriers, il perçoit des impôts. Il reçoit des Anglais, il aime l'Angleterre. Au colonel Neil Campbell, son gardien, il récite des poésies d'Ossian, lui explique qu'il a emprunté au plan de bataille du satan de Milton l'idée de l'artillerie d'Austerlitz, cachée par des régiments qui s'ouvrent tout à coup. Il a fait venir sa mère qui met de l'ordre dans sa maison. Les soirs de cercle, aux Moulins, il s'assied pour jouer au reversi, dans un fauteuil de vieux bourgeois, à oreillards...

Henrichetta. — Tout siège où il prend place est un trône!

Le Général Drouot. — Il se plaît aux petitesses, lui! il agrée la menue et vile étiquette, imbécile ressemblance des augustes cérémonies de naguère.

Henrichetta. — Est-ce que dans les églises de village la pauvreté du culte, le ridicule des officiants, ravale la divinité?

Le Général Drouot. — Même sa tendresse pour sa femme, son amour pour son fils, n'ont plus rien de passionné, de violent, de grandiosement pathétique. Il est bon père, bon époux, chétivement, bourgeoisement, comme un arlequin de M. de Florian. Et quelquefois quand il sort, il se fait suivre par des laquais en armes, parce qu'il a peur, en plein jour, lui! lui! des pirates algériens qui ne menacent pas son île, ou des assassins que le général Bruslard pourrait lui envoyer de Corse.

Henrichetta. — Oui; mais des soirs, vous me l'avez dit, seul, sans crainte des carabines peut-être embusquées, plus haut que Marciana Alta, il monte la montagne qu'avant lui on appelait déjà le mont de Jupiter, et il rêve jusqu'au crépuscule du matin assis dans la nue, sur un rocher d'où l'on voit d'un côté la Corse, et de l'autre le monde.

Le Général Drouot. — A quoi rêve-t-il? S'il n'est pas résigné sincèrement à sa déchéance, c'est donc qu'il tend à l'Europe attentive le piège de sa résignation?... Ou bien peut-être, sans décision précise, la force de son génie encore toute courbaturée par l'étonnement et la profondeur de la chute, fait-il, en des activités purement physiques, une espèce de cure d'apathie, d'oisiveté intellectuelle... Ce serait comme une sorte de sieste morale?...

Henrichetta. — ... qui sursautera en une rescousse inouïe dont frémira l'univers.

Le Général Drouot. — Vous le croyez?

Henrichetta. — Oui!

Le Général Drouot. — Vous le croyez?

Henrichetta. — Oui!

Le Général Drouot. — Henrichetta!

Henrichetta. — Et vous m'emmènerez dans la sublime aventure!

A ce moment, tout à fait en haut de la salita, Napoléon paraît en uniforme de colonel de la garde nationale, lent, lourd, les mains derrière le dos, la tête basse, suivi d'un peu loin par Aly (très jeune, c'est le nouveau mameluk) et par deux soldats, le fusil sur l'épaule.

Le Général Drouot. — Non! Voyez-le, si paisiblement fatigué, la marche molle, le front gras, sans ride qui pense et veuille, la lèvre qui s'abandonne. (Tandis que Napoléon descend la salita.) Ah! si vous l'aviez vu les matins de bataille, vigoureux, droit, tendu, le geste de commandement éployé comme les aigles, et d'un œil de proie fixe et sûr regardant en face, déjà, le soleil de la victoire qui monte à l'horizon.

Orlandina, qui est sortie du cabaret del Buon Gusto, guettée par les espions qui rient tout bas. — Buona sera, Maesta!

Napoléon, avec bonhomie. — Buona sera, piccina. Qui êtes-vous?

Orlandina. — La servante del *Buon Gusto!*

Napoléon. — Comment vous appelle-t-on?

Orlandina. — Maria-Luisa, pour vous servir.

Napoléon, après un moment. — Non. Mais je ne vous en veux pas de votre mensonge, au contraire. Vous avez voulu, je crois, me faire plaisir. Pour votre récompense... (Orlandina, après un regard de triomphe aux gens du café, tend ses deux paumes jointes. Napoléon continue :) Je vous montrerai... (Il prend sa tabatière et la fait voir à Orlandina) le fils de la vraie Marie-Louise, ou Louise-Marie, comme j'avais l'habitude de dire. Voyez : c'est le roi de Rome, c'est mon petit roi! Il est joli, n'est-ce pas? (Il continue de descendre en baisant le couvercle de la tabatière.) Pauvre chou! pauvre petit chou!

Pendant que les espions se moquant d'Orlandina rentrent dans le café, Napoléon s'éloigne lentement vers la gauche. Il disparaît sous le porche.

Le Général Drouot. — Hélas! (Il aperçoit sir Neil Campbell qui vient par le fond.) et le colonel Campbell, toute l'Angleterre, voit cela! (Le colonel salue militairement. Le général rend le salut. A Henrichetta.) Venez!

Ils sortent à droite. Seul, sir Neil Campbell va vers la porte de la maison où loge le marchand d'huiles, il heurte vivement du marteau. Il entend la fenêtre s'ouvrir, le marchand d'huiles apparaît au balcon.

LE MARCHAND D'HUILES, les favoris, accent marseillais. — Je descends.

Il entre en scène, cherche des yeux sir Neil Campbell.

SIR NEIL CAMPBELL, à l'écart, comme à un chien. — Ici!... La femme qui arrive ce soir!...

LE MARCHAND D'HUILES. — C'est la comtesse Marie-Ange Walewska.

SIR NEIL CAMPBELL. — C'est l'impératrice Marie-Louise.

LE MARCHAND D'HUILES. — Erreur. J'ai suivi la comtesse Walewska jusqu'à Livourne. Je l'ai devancée de quelques heures dans un bateau de pêche. Elle a dû s'embarquer ce matin pour l'île d'Elbe.

SIR NEIL CAMPBELL. — Mensonge! Ce n'est pas à Livourne que la voyageuse s'est embarquée, c'est à Piombino.

LE MARCHAND D'HUILES. — Elle est avec son fils, le petit comte Alexandre.

Le général Drouot : « *Je vous aime profondément, mademoiselle.* »

SIR NEIL CAMPBELL. — Elle est avec son fils, le petit roi de Rome. Le consul Mariotti, le chancelier Santini m'expédient des avis formels.

LE MARCHAND D'HUILES. — Ils ont été trompés par leurs espions qui sont des imbéciles.

SIR NEIL CAMPBELL. — Qui sont plus fins ou plus fidèles que vous. Et Napoléon est instruit de cette arrivée. On l'a vu...

LE MARCHAND D'HUILES. — Qui l'a vu?

SIR NEIL CAMPBELL. — N'importe. On a vu Napoléon...

LE MARCHAND D'HUILES. — Par le trou de la serrure?...

SIR NEIL CAMPBELL. — Soit... baiser passionnément une lettre.

LE MARCHAND D'HUILES. — Une lettre du capitaine Hérault de Sorbée? Le capitaine annonce toutes les semaines l'arrivée de Marie-Louise.

SIR NEIL CAMPBELL. — Une lettre de Marie-Louise elle-même.

LE MARCHAND D'HUILES. — Vous l'avez lue?

SIR NEIL CAMPBELL. — Oui, avant Napoléon, naturellement.

LE MARCHAND D'HUILES. — Et ce n'est pas vous qui l'aviez écrite? Une lettre de la main de l'impératrice?

SIR NEIL CAMPBELL. — Dictée... mais signée... Vous vous êtes joué de moi. L'aviso la *Bacchante*, qui amène l'impératrice, est en vue de Porto-Ferraio, et avant la nuit on entendra le canon du bord donner le signal convenu...

LE MARCHAND D'HUILES. — J'affirme que la comtesse...

Un coup de canon.

SIR NEIL CAMPBELL. — Ecoutez!

LE MARCHAND D'HUILES, à lui-même, voix naturelle. — Est-ce que, par hasard — l'esprit féminin est multiple et variable — l'épouse arriverait en même temps que la maîtresse?

Un autre coup de canon.

SIR NEIL CAMPBELL, vers la porte. — Entrons!

LE MARCHAND D'HUILES. — Cela ferait un bel imbroglio.

Ils entrent chez le marchand d'huiles. Encore un coup de canon. Puis, peu à peu, la place se peuple; gens aux fenêtres. Les espions devant le café, les grenadiers au fond à droite, et les gens qui passaient tout à l'heure. Le général Drouot revient avec Henrichetta. Un grand silence d'étonnement et d'attente. Un autre coup de canon. D'abord tout le monde s'est tourné vers les baies par où l'on peut voir le lointain de la mer. Un autre coup de canon. Mais quand l'empereur qui se dirige vers la salita, éclatante, en haut, du soleil couchant, reparaît, tous les yeux se tournent vers lui. Pendant qu'il monte, à chaque nouveau coup de canon, sa taille se redresse, s'ennoblit et, tout à coup, au trente et unième coup de canon, il se tourne violemment, majestueusement. Et alors, tout le théâtre étant presque dans l'ombre, il s'érige joyeux, magnanime, puissant, si superbe, que les grenadiers, d'un élan unanime, lancent, dans une immense émotion d'enthousiasme, le cri de : « VIVE L'EMPEREUR! »

LE GÉNÉRAL DROUOT, avec Henrichetta dans ses bras. — Ah! je le reconnais!

Le rideau tombe lentement.

FIN DU 2e TABLEAU

Sir Neil Campbell. Napoléon.

Dans la grande salle du palais : Napoléon, entouré de sa Cour dérisoire, lit Ossian.

TROISIÈME TABLEAU

Pendant le changement, trente et un coups de canon, salve du fort de l'île en réponse à la salve de l'aviso.

La salle principale du palais des Moulins. Fenêtre à droite, vers la mer, luxe fané, tapis qui s'effilent, le fauteuil de la sieste impériale. L'ombre se fait peu à peu. De notables dames de l'île, des femmes de fonctionnaires et d'officiers de la couronne. Cartes sur les tables, jeu interrompu ; tous les personnages, dans une attitude de surprise médusée, des bras en l'air, qui tiennent encore des cartes, des cous tendus, une expression de surprise presque effarée, vers la fenêtre qui voit la mer. Mme Lætitia s'est dressée avec un air de stupéfaction. Sous une portière à demi soulevée, le maréchal Bertrand, au moment d'entrer, s'arrête, il reste immobile. Les valets aussi semblent stupéfaits. Quelques personnages comptent d'un mouvement de l'index, en écoutant les derniers coups de canon. On n'entend plus le canon.

MADAME MÈRE, au maréchal, avec l'accent de la Corse italienne. — Vous avez compté ?

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Oui, madame. D'abord, lointains, en mer, trente et un coups de canon.

MADAME MÈRE. — Salut à une résidence impériale ?

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Oui, madame. Puis, après un silence, trente et un coups encore, plus proches, tirés par les forteresses de l'île.

MADAME MÈRE. — Réponse au salut qui venait de la mer.

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Oui, madame.

MADAME MÈRE. — Quels sont les passagers qui saluent ainsi la terre, et en reçoivent cette réponse?... (Ardemment, à tous.) Où est Sa Majesté? Où est mon fils? (Le jeune mameluk Aly apparaît à la porte d'entrée à gauche.) Aly?... Que signifie?...

ALY, annonçant. — L'empereur.

NAPOLÉON, brusque, heureux, le geste et la voix brefs. — Cela signifie qu'après avoir embrassé votre fils, (Il ouvre les bras.) vous embrasserez, ce soir, votre petit-fils, ma mère!

LES GROUPES. — Oh!

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Quoi! Sire!

MADAME MÈRE. — Napoléon! vous êtes certain?

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Tant de fois, des bruits menteurs...

NAPOLÉON. — Cette fois, ils ne mentaient point.

Il parle plus bas à sa mère, qui s'étonne.

MADAME MÈRE. — Vraiment?

NAPOLÉON. — Oui. (A sa mère, au maréchal, derrière qui se presse la cour.) Voyez là-bas sur la mer, en avant de la Tour Génoise, ce point obscur qui bouge. Comme il semble petit! Pourtant il contient mon amour et ma gloire, et tout mon cœur et l'avenir du monde! (Au mameluk.) Aly, apporte la longue-vue. (Retourne vers la fenêtre.) Déjà, il se rapproche, s'enfle, grandit, grandit encore; bientôt, ce sera un beau navire à la voile, s'éployant comme un aigle... comme mon aigle à moi, vers moi! (A la cour.) Revenez dans deux heures saluer Sa Majesté Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, impératrice des Français, reine d'Italie, qui fut régente de l'empire! et qui est ma femme. (A une dame du palais.) Que l'on prépare les appartements de Leurs Majestés. (A une camériste.) Vous mettrez les plus beaux draps de dentelle

au petit lit du roi. (Les dames se retirent. Longues révérences successives.) Et tâchez d'être un peu moins mal fagotée, madame la préfète du palais, pour faire votre cour à l'impératrice! Marie-Louise a dans la traîne de sa robe un long faste immémorial de générations princières. Est-ce de brique pilée que vous vous fardez, présidente? Les joues de Marie-Louise, n'est-ce pas, maréchal? c'est de la crème avec une fraise écrasée. Voulez-vous bien cacher ces pieds-là, comtesse de Rohan-Mignac! Quand Marie-Louise se promène au jardin, la trace de son pas dans le sable, n'est pas assez grande pour que s'y ébouriffe un tout petit oiseau. (Elles sortent. A Aly, qui apporte la longue-vue.) Là. (A Mme Lætitia.) Regardez, ma mère. (A Aly.) Le commandant Taillade. (A un officier du palais, presque valet de chambre.) Toi, Pérez... tiens, tu es revenu de Naples?

PÉREZ, c'est Irénée, l'air niais, officier d'ordonnance, presque domestique. — Après avoir enterré ma pauvre tante, sire.

NAPOLÉON, en riant. — Qu'est-ce qu'elle t'a laissé?

PÉREZ. — Des dettes.

NAPOLÉON. — Je les payerai.

PÉREZ. — Majesté!... Le colonel Campbell demande à être reçu. Affaire urgente.

NAPOLÉON. — Qu'ai-je à faire, en ce moment, du colonel Campbell.

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Sire, on distingue à bord, deux formes...

MADAME MÈRE. — Deux formes, toutes petites.

NAPOLÉON, qui écarte trop brusquement Mme Lœtitia. — Pardon, ma mère! (L'œil à la longue-vue.) Oui, à la proue. Elles doivent regarder de ce côté. C'est Elle! C'est lui! Leurs yeux me cherchent et leurs cœurs. (A Pérez.) Vincent sellera le cheval qui a été dressé pour l'impératrice. Deux voitures à quatre chevaux tout attelées. Grande livrée, fracs verts, à boutons d'or. Trois mules pour la suite et pour les bagages. On attendra d'autres instructions à Porto-Ferragio, tu entends : à Porto-Ferragio, devant la porte de mer. (A Aly.) Toi, tu m'habilleras.

ALY. — Le manteau de cérémonie?

NAPOLÉON. — Non. L'habit, tu sais, pieusement gardé, l'habit que j'avais le soir où je suis allé jusqu'à Courcelles, au-devant de la fille de François Ier d'Autriche, mon beau-père. Ah! les ordres. Et l'épée.

ALY. — Celle de...

NAPOLÉON. — Marengo. Elle me rajeunit. (A Pérez qui rentre.) Pour moi, mon cheval blanc et l'escorte de gala. Douze grenadiers en grande tenue. Quatre lanciers polonais. Le porte-drapeau du bataillon corse, là, devant le palais, prêts à me suivre.

PÉREZ. — Sir Neil Campbell...

NAPOLÉON. — Eh! suis-je aux ordres de l'Angleterre! (A Taillade qui entre.) Commandant, faites pavoiser la chaloupe de l'*Indomptable;* prenez-en le commandement. Attendez... (Après avoir écarté de la lunette Madame Mère et le maréchal.) Oui, l'aviso s'approche de plus en plus. (Au commandant.) Attendez que la *Bacchante* — c'est la *Bacchante* qui revient — ait dépassé la Tour Génoise. Alors, gagnez-la à force de rames, montez à bord, et pilotez vous-même le navire, pour qu'il accoste doucement à Porto-Ferragio, le bord au niveau du quai. (Taillade sort très vite. Au maréchal.) Enfin, Bertrand, vous allez revoir le beau petit homme qui vous tirait l'oreille...

LE MARÉCHAL BERTRAND. — Comme vous, sire!

NAPOLÉON. — Plus fort que moi! avec sa petite main, et qui vous la tirera encore. Ah! pas ce soir, par exemple; ce soir, il est à moi, à moi seul. Ma mère elle-même, et la sienne, ne l'auront qu'un instant. Je l'embrasserai, le serrerai contre moi, le dorloterai jusqu'à ce qu'il s'endorme, et je le porterai moi-même dans son petit lit de dentelles. J'ai un peu de la tendresse des mères — vous le savez, maman, — va voir toi-même si on a bien fait son lit — et je n'en rougis pas. Il me serait impossible de compter sur l'affection d'un homme qui n'aimerait pas ses enfants. Je t'aime, Bertrand, parce que tu adores les tiens. (Bertrand se détourne, les yeux pleins de larmes.) Oh! pardon, mon ami! C'est vrai! dans ma joie, j'oubliais. Tu as perdu... Que je te plains! Perdre un enfant. Croire à chaque instant qu'on va le revoir, et ne le voir plus jamais. Embrasse-moi. Que ton deuil n'en veuille pas à mon bonheur.

PÉREZ, annonçant. — Sir Neil Campbell.

NAPOLÉON. — Je n'ai pas permis...

LE GÉNÉRAL DROUOT, qui suit sir Neil Campbell. — Majesté!... De grâce!...

NAPOLÉON. — Soit!... Bonsoir, colonel. Je suis aise de vous voir, vous savez la nouvelle? Vous venez me féliciter? vous réjouir avec moi? Je n'attendais pas moins de vous. N'est-il pas juste et naturel qu'une épouse rejoigne son époux, qu'un fils soit rendu à son père? Est-ce que l'Angleterre, où il y a tant de bons ménages, pourrait ne pas approuver mon bonheur? Pourtant, il ne semble pas que votre visage ait le sourire des grands contentements? Colonel, je vous ai vu des airs de plus belle humeur? Quoi donc! pensez-vous que l'arrivée d'une impératrice qui n'est plus impératrice, d'un roi qui n'est plus roi, puisse éveiller, en mon orgueil déchu, quelques sursauts de relèvements? Eh non, vous le savez, je suis attaché fortement à cette île où l'on m'aime, où je fais des heureux. J'ai pris racine où l'on m'a transplanté. Mon ambition, c'est d'y vivre en paix, comme un bon bourgeois, paisible et charitable. Je plante des vignes, je fais bâtir. Mes officiers ne rêvent plus d'autres conquêtes que celles des fillettes de l'île; ils les épousent, ils s'établissent, comme moi, dans l'exil accepté; ils auront des petits qui seront des Elbois et dont je serai le parrain. D'ailleurs, j'engraisse, je m'alourdis, je suis malade. J'ai des infirmités, on a raison, des infirmités. Après quatre heures de cheval, je suis las. Allons, allons, ne prenez point d'alarme. Le Don Quichotte impérial de Wagram et d'Austerlitz, de Leipzig et de Borodino n'est plus. Je suis Sancho Pança, dans l'île de Barataria. Mais que diable! Sancho songeait à faire venir dans son domaine sa ménagère et ses petits; il me faut ma femme et mon enfant. Ils viennent. Mon cœur se gonfle d'aise! Ah! Campbell! les vieux héros sont les meilleurs pères! Rappelez-vous dans votre *Ossian,* dans notre *Ossian,* comme le vieux Fingal aime son fils Ryno. Tenez, le livre est là, écoutez : ... *Passons la nuit dans la joie et les chants. Viens, Ryno, viens, mon fils, jeune enfant de la gloire! Jamais tu ne réponds le dernier à la voix de ton père... Viens, Ryno!...*

SIR NEIL CAMPBELL. — Sire, lisez plus avant. (Le colonel a pris le livre, tourne deux pages et lit :) *Adieu, toi le plus beau des enfants; mes yeux ne te voient plus. Et les larmes coulaient sur les joues de Fingal, et il pleurait son fils, son fils, si jeune...*

NAPOLÉON, terrible, tout à coup avec un cri de colère, comme en un bond. — Malheureux! tu dis que mon fils est mort!

SIR NEIL CAMPBELL. — Non. Vivant et bien portant. Mais...

NAPOLÉON. — Mais...?

SIR NEIL CAMPBELL. — Votre Majesté s'abandonne peut-être à une décevante espérance.

NAPOLÉON. — Mon fils ne vient pas? Ni ma femme?

SIR NEIL CAMPBELL. — Je ne dis pas cela.

NAPOLÉON. — Alors, que dis-tu?

SIR NEIL CAMPBELL. — Que cette double arrivée probable n'est pas certaine, les avertissements se contredisent, et selon le devoir où m'oblige ma respectueuse et affectueuse admiration pour Votre Majesté, et l'ordre que j'ai reçu de mon gouvernement de la servir en toute bonne foi, et de lui témoigner, autant que les circonstances le permettront, tous les égards et toutes les attentions convenables, j'ai dû l'avertir de se tenir en garde contre un si bel espoir et surtout de ne pas s'exposer à une déception publique (Mouvement de Napoléon.) qui pourrait lui nuire dans l'esprit de la population elboise. Pour ma part, je crois, je le répète, à l'arrivée, ce soir, de l'impératrice et du roi, et nul ne la souhaite plus ardemment que le très humble serviteur qui prend congé de Votre Majesté.

Napoléon est tombé, accablé, dans un fauteuil. Le général Drouot se tient derrière lui. Silencieusement, Napoléon se dresse; après un assez long silence, vers la fenêtre.

NAPOLÉON, lentement. — Une déception publique... (Vivement.) Pourtant, oui, c'est bien la *Bacchante*, la *Bacchante* que j'ai envoyée à Piombino. (Il tire une lettre de son habit.) Et la lettre de l'impératrice...

LE GÉNÉRAL DROUOT. — De l'impératrice?

NAPOLÉON. — ... est formelle? (Il montre la lettre au général Drouot.) Formelle, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — En effet!

NAPOLÉON. — N'importe, le colonel a raison... il vaut sans doute mieux... (Aly apporte l'épée, et les ordres et les vêtements. Il ceint l'épée à l'empereur, puis continue de l'habiller.) Non. Le manteau de montagne. Qu'on rappelle le commandant Taillade. (A Pérez.) Pour l'impératrice, pas de voitures; les mules; non pas à Porto-Ferragio, à Marciana-Marina. Tu entends? à Marciana-Marina, et un peu en avant de la grève, à l'écart.

PÉREZ. — L'escorte de Votre Majesté attend devant le palais.

NAPOLÉON. — Je sortirai seul, à pied, seul avec vous, général. (Le général s'incline. Au commandant Taillade.) Joignez l'aviso. Il est temps. Mais qu'il ne s'arrête pas à Porto-Ferragio. Conduisez-le jusqu'à la baie de Marciana.

LE COMMANDANT TAILLADE. — Sire, il ne pourra pas accoster. Il n'y a pas assez de fond.

NAPOLÉON. — Il restera au large, derrière les écueils. Il ne faut pas qu'il soit vu des gens du village. Les passagers aborderont dans la chaloupe aussi secrètement qu'il se pourra. (Aly apporte le grand manteau gris dont l'empereur s'enveloppera à la fin du tableau. Napoléon au général.) Venez. (Il s'arrête.) Mais si l'impératrice n'a point de femmes avec elle?...

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Sire! Mlle Henrichetta Vantini se tiendra au service de Sa Majesté.

NAPOLÉON. — Allons.

MADAME MÈRE. — Où vas-tu, Napoléon?

NAPOLÉON. — Je coucherai sous la tente, à l'ermitage de la Madone.

MADAME MÈRE. — Mais le lit de dentelles est tout prêt pour le roi de Rome.

NAPOLÉON. — Je lui ferai moi-même, sur la montagne de Jupiter, dans un creux de roche, son lit de petit aigle!

FIN DU 3e TABLEAU

Le général Drouot. Henrichetta. Le c^te Alexandre. Marie-Ange. Napoléon.

Marie-Ange : « *Je ne demande rien, sinon que vous ne soyez pas fâché que je sois là.* »

QUATRIÈME TABLEAU

Un plateau du Monte-Giove. C'est au-dessus de Marciana-Alta, à mi-chemin entre Marciana-Marina et l'ermitage de la Madone, — paysage de rudesse et de sauvagerie. Rocs et arbres penchants, quelques-uns fracassés. Bruyères courtes, gros châtaigniers au tronc noueux. Des sources glissent d'entre les fougères. A gauche, les dernières maisons de Marciana-Alta, d'entre lesquelles sort le chemin qui cesse ici d'être carrossable ; désormais, pour gagner l'ermitage de la Madone, la tente de Napoléon sur le Monte-Giove, il faudra grimper à pied ou à âne, ou à mulet, la route pas trop large, de blocs et de dalles espacés comme au hasard, qui a l'air, presque à pic, d'un lit de torrent. Au fond, au delà de la chapelle de la Madone, le Monte-Giove, énorme sous la nuit merveilleusement bleue et resplendissante d'étoiles. Au lever du rideau, le théâtre est vide.

Entrent par la droite, Napoléon, le général Drouot, Henrichetta, Pérez, Aly.

Pour entrer en scène, il fallait monter. Napoléon s'est appuyé au bras du général Drouot. Il reprend haleine, puis, après avoir regardé autour de lui, surtout vers le chemin qui monte de Marciana-Marina.

NAPOLÉON. — C'est ici que j'attendrai. (Tous s'immobilisent vers lui. A Pérez et à Aly, qui obéiront sur-le-champ, il dit en montrant la route, torrent qui monte vers la chapelle de la Madone.) Que l'on dispose des trois chambres de l'ermitage; sous la tente, pour moi, le lit de camp. La suite dormira dans la chapelle et l'ermite dans l'étable. (Ils sortent. Au général Drouot en désignant la route, ruelle qui a traversé le proche village.) Cette rue traverse Marciana-Alta, rejoint l'allée des châtaigniers qui aboutit à Marciana-Marina où est la mer.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Je connais ce chemin, sire.

NAPOLÉON. — Là, dans la baie de Parochio, abordera la chaloupe qui porte le commandant Taillade.

HENRICHETTA, tendrement. — Et sans doute...

NAPOLÉON, ardemment. — Oui, sans doute. (Au général Drouot.) Allez, général, et songez que j'espère. (A Henrichetta, qui suit le général.) Mademoiselle, il y a souvent des ruées de vent froid, les nuits d'été, dans cette région, si, de la chaloupe descendait un enfant, il faudrait l'envelopper chaudement. Tenez, dans ce manteau.

Il offre son manteau de campagne.

HENRICHETTA. — Sire, j'ai pris tout exprès des fourrures.

NAPOLÉON. — Merci, madame la générale. (Henrichetta lui baise les mains avec une vénération passionnée. Napoléon est seul.) Donc, c'est de ce tournant de ruelle que va débusquer le destin! Quelle attente! et, tout à l'heure, quelle minute d'où ressurgira peut-être la domination de ma force et la perpétuité de ma dynastie. Calmons-nous. Je veux attendre le sort sans y penser, si je puis. (Il monte sur une roche.) Que la nuit est belle! Que l'univers est vaste! Que mon île est petite!... Pourquoi n'en suis-je pas sorti déjà? Est-ce que je suis lié, vraiment, violent pasteur de peuples, à garder toujours les moutons chez Admète, selon que je me suis fait peindre au rideau de mon théâtre? et tissera-t-on la courtine de mon lit de mort avec la soie des chenilles nourries des mûriers que je plante? Suis-je débile autant que je l'avoue et qu'on l'espère? Pour franchir ce pas, j'ai dû m'appuyer à l'épaule de Drouot. Allons donc! Je la lui aurais broyée, rien qu'en serrant les doigts. Si je reste, c'est pour épargner à la France, à l'Europe, les « horreurs de la guerre ». Oui, j'ai dit, j'ai écrit, j'ai signé cela. Formule nécessaire. Honorable excuse d'abdication. D'ailleurs, c'est vrai, je suis pacifique, comme je le fus toujours. Mais vive mon épée! J'ai combattu dans plus de quatre-vingt-cinq batailles rangées et dans plus de six cents combats! et je n'ai plus des sensibilités de conscrit?... Mais, évadé, que faire? Murat me sollicite. Non. Qui a trahi, trahira. L'Italie s'offre, le gouvernement de Milan est détesté, le duc de Modène perd le temps à l'église, pas un homme de ma garde ne s'est enrôlé sous l'étendard d'Autriche, trente mille soldats n'ont pas repris service, et tous, en Romagne, dans le Bolonais, dans les Marches, dans la Vénétie, tous, hormis quelques calotins, m'attendent. Que je paraisse, que je fasse un geste de fer vers l'Occident, des multitudes me suivront. Des multitudes... italiennes! Rentrer dans l'histoire de France, avec l'étranger, comme eux, les Bourbons! humilier de la joie des alliés envahisseurs, la victoire de mon retour! faire subir à la France de quatre-vingt-douze et de mil huit cent onze, l'outrecuidance de leurs anciennes défaites, enfin triomphantes — triomphantes par moi! — non, non, jamais! J'en jure du fond de mon désastre et de mon extinction, par ce caillou, par ce morceau de quartz où se reflète encore un peu de mon étoile! Il vaut mieux attendre, s'atténuer, ruser. Souvent, la politique de Corneille confine à celle de Machiavel!... Ou bien, en France, tout de suite! Presque seul, avec quelques-uns, qui sont, multipliés et pareils, moi-même! Oui, oui, se précipiter, d'abord, en France! L'enthousiasme m'est ouvert de tous les mécontentements et de tous les souvenirs. La république de Danton, le consulat de Bonaparte, l'empire de Napoléon et tout le cœur français qui est la perfection du cœur humain, ne peuvent pas plus se satisfaire d'un roi qui n'a pas su prendre la France comme on la lui donnait, qui, d'accord avec quelques vieilles perruques, prétend rendre le présent au passé, qu'ils ne peuvent oublier cette sœur cadette de la liberté, la gloire de Marengo et d'Austerlitz! Je viens, je vois, je suis le maître. Mais, autour de Paris, qui est à moi, il y a l'Europe que je n'ai plus. Après les premiers succès, sans un coup de fusil tiré, qui sont certains, quels lendemains, peut-être, ma force, non pas mon génie, ayant vieilli, et la nation étant lasse! Pour la définitive et durable restitution de l'empire, même de l'empire partagé avec le peuple, de l'empire constitutionnel, il me faut l'enfant et la femme, l'héritier et l'épouse, lui, mon charme réconfortant, le cher avenir de ma race, serré sur mon cœur; elle... l'otage! pas autre chose, l'otage, que je tiendrai par la main en signifiant à l'Europe ma volonté pacifique que corrobore une armée!... Ah! malgré moi, malgré moi ma pensée se tourne au-devant du destin qui va venir! par là! vers moi! vers la France! vers l'humanité! Mon aigle restera-t-elle encagée ou bien volera-t-elle vers Paris en emportant sous l'éploiement de ses ailes le bronze léger des *Angelus* et des *Te Deum*, de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame, dans l'air qui s'émeut comme d'un frémissement universel de drapeaux!... (Tout à coup.) Ah! des grelots tintent! des fouets claquent! il y a, au tournant des routes, des grincements de cailloux sous des fers!... Que vais-je voir? (En se détournant.) Ah! que vais-je voir?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Sire! sire! le roi de Rome! il est beau! qu'il a grandi! il vient, le voilà, votre fils, sire!

HENRICHETTA, ôtant à l'enfant ses fourrures. — Courez! Embrassez votre père!...

Un enfant de cinq ans, exactement habillé comme le roi de Rome des miniatures, se jette dans les bras de l'empereur.

NAPOLÉON. — Mon petit chou! mon petit chou!

Il étreint l'enfant, passionnément... puis l'écarte... le regarde avec surprise pendant que Marie-Ange Walewska, très opaquement voilée, descend de mulet, et que le cortège, muletiers, valets, mules, bagages, etc., etc... va continuer de monter, guidé par Aly et Pérez, au fond du théâtre, à gauche, vers l'ermitage.

MARIE-ANGE, enveloppée d'étoffes, les laissant tomber et se jetant aux pieds de l'empereur. — Sire! C'est moi! hélas! C'est moi!

NAPOLÉON, la conduisant vers le point le plus élevé du théâtre. — Marie Waleswska!

Il s'écarte en repoussant l'enfant que recueille Henrichetta.

MARIE-ANGE. — Oui, moi. Pardon de ne pas vous avoir averti. Vous m'auriez peut-être défendu de venir. Je vous aurais obéi; et je n'ai rien dit parce que je voulais venir, parce qu'il était impossible que je ne vinsse pas. Je serais morte de ne pas vous revoir. Morte, oui — sans mentir, je vous jure que je n'ai pas menti! — j'ai profité des hasards qui m'accueillaient. On m'a dit de m'embarquer sur l'aviso avec mon fils. Je n'avais rien demandé, j'ai accepté ce qu'on m'offrait. On a tiré le canon sans me prévenir. C'était un signal, je crois. Pardon, je vous aime tant! et, maintenant, non plus, je ne demande rien, sinon que vous ne soyez pas fâché que je sois là, et que vous consentiez à ne pas me renvoyer tout de suite.

NAPOLÉON. — La lettre! la lettre! C'est vous qui l'avez signée?

MARIE-ANGE. — Quelle lettre? Je ne vous ai envoyé aucune lettre. Vous aurez été trompé par quelque faussaire qui a osé se jouer de vous... Gardez-moi quelques jours ou quelques heures. Vous êtes seul, on vous laisse seul! Oh! je ne blâme personne. Chacun a de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait. Mais, rappelez-vous avec quelle tendresse, avec quelle fidélité, je vous ai toujours, depuis si longtemps, aimé, suivi, adoré, caressé... Je t'en prie, ne sois pas

en colère, ne fronce pas le sourcil, tu sais comme j'ai peur de tes yeux quand ils ne m'aiment pas! Je ne vous gênerai pas du tout... Je ne suis pas bien grande, je me ferai plus petite encore, dans un coin. Cela vous sera doux, peut-être, de savoir qu'il y a, pas loin, plus loin si vous voulez, une femme très douce qui ne se montrera que quand il vous plaira de la voir, qui ne parlera que pour vous répondre, et qui sera toujours prête à sourire. Je n'ai jamais eu envie d'aller aux Tuileries, quand vous étiez le maître du monde! Je vous en supplie, accueillez-moi dans votre exil.

NAPOLÉON. — Il me semble que j'abdique une seconde fois.

MARIE-ANGE. — Et puis, il y a mon fils, votre fils! Vous n'êtes pas content de le revoir. N'est-ce pas qu'il est beau? Et comme il te ressemble! Regardez! Regardez! C'est bien certain qu'il vous ressemble! Ah! je t'ai tant aimé de me l'avoir donné qu'il a reçu et qu'il garde, qu'il gardera toujours la marque de ta possession de moi. Je t'adore, mon amant! Sire, permettez-moi de rester ici, parmi les gens de votre domesticité, parmi les femmes qui nettoient la maison et de qui ceux qu'elles servent ne savent même pas le nom.

NAPOLÉON, à Marie-Ange. — Vous êtes bonne, Marie-Ange, et, je crois, très naturellement bonne. Vous venez d'être, sans le vouloir, sans doute, effroyablement cruelle. (Elle pleure. La regardant de plus près, la caressant presque.) Vous avez toujours ces cheveux d'enfant, légers et si blonds, Marie, qui vous font ressembler aux images d'or des sainte Marie de votre pays.

MARIE-ANGE. — Le comte Alexandre a les cheveux plus bruns, et remarquez, cela m'est si doux, il a déjà, on ne le fait pas exprès, cette petite mèche qui descend sur le front.

Napoléon considère longuement le petit Alexandre. Il s'émeut, se contient. Marie-Ange, intimement éperdue, ne les quitte pas des yeux.

NAPOLÉON, debout, la voix nette, aux valets. — Il faudra tenir la bride du mulet pour la montée jusqu'à l'ermitage de la Madone. Le chemin est mauvais, presque à pic.

Marie-Ange, dans un cri de joie étouffée, baise d'une ardeur pieuse une petite croix qui lui pend au cou.

LE GÉNÉRAL DROUOT, très attendri, à Henrichetta. — Pécheresse, mais chrétienne.

NAPOLÉON, à Marie-Ange. — Permettez-moi de vous mettre en selle, madame.

MARIE-ANGE. — Ah! tu me gardes!

Ils montent vers le fond, vers le cortège, disparaissent un instant.

HENRICHETTA, au petit Alexandre, après un signe de Marie-Ange. — Venez, Excellence.

Elle l'emmitoufle des fourrures tombées.

NAPOLÉON, reparaissant. — Madame la générale, il ne faut pas disposer ainsi des hôtes impériaux. Allez, allez. (Au général Drouot.) Suivez votre fiancée, général. (Presque seul pendant le remuement du départ, Napoléon s'est approché du comte Alexandre, l'a pris par les deux mains.) Tu sais comment je m'appelle?

LE PETIT COMTE. — Tu es mon papa, l'empereur Napoléon. Je veux aller avec maman.

NAPOLÉON. — Pourtant, tu n'as pas peur de moi?

LE PETIT COMTE. — Non. Puisque tu es mon papa.

NAPOLÉON. — Qui t'a dit que je suis ton père?

LE PETIT COMTE. — C'est maman.

NAPOLÉON. — Elle te parle souvent de moi?

LE PETIT COMTE. — Elle m'en parle toujours. C'est ennuyeux. Elle m'en parlera moins, je pense, maintenant que tu es là.

NAPOLÉON. — Qu'est-ce qu'elle dit de moi?

LE PETIT COMTE. — Elle dit que tu es un dieu. Qu'est-ce que c'est qu'un dieu?

NAPOLÉON. — Ce n'est pas moi. Ta maman se trompe.

LE PETIT COMTE. — Maman ne se trompe jamais. (Après avoir longuement considéré le comte Alexandre, Napoléon lui montre, sur sa tabatière, la miniature du roi de Rome.) Ah! c'est en or. C'est joli. Il y a un portrait.

NAPOLÉON. — Oui.

LE PETIT COMTE. — Est-ce que c'est mon portrait? Ça me ressemble. Tu ne trouves pas, papa?

NAPOLÉON. — Non, je ne trouve pas. (Après avoir attiré l'enfant vers lui.) Si, je trouve!

Sortie lente, recourbé comme un grand-père. Et il va embrasser le petit comte Alexandre. A ce moment, de Porto-Ferragio, s'élèvent des voix en chœur qui chantent, très lointaines :

Sa Majesté Napoléon
A mis le feu au dragon.
Ah! quelle belle fête!
De voir le portrait de Marie-Louise apparaître.

NAPOLÉON. — Imbéciles!

Et sur le ciel s'élève un feu d'artifice qui encadre le portrait de Napoléon, de Marie-Louise et du petit roi de Rome, placé entre l'empereur et l'impératrice.

LE PETIT COMTE. — Ah! que c'est joli! C'est mon portrait aussi, le petit garçon parmi les fusées?

NAPOLÉON. — Non! Non!

Le feu d'artifice s'éteint.

HENRICHETTA, qui revient. — Sire, voulez-vous que je porte... Ah! il a encore quitté ses fourrures!

NAPOLÉON. — Laissez! Laissez!

Elle s'en retourne. Il va vers le petit, il l'enveloppe dans son manteau, il l'emporte, il monte l'enfant dans ses bras, qui lui dit : « Papa, où est maman? » Il monte, emportant son fils.

FIN DU 4e TABLEAU ET DU 2e ACTE

Marie-Ange et son fils. Henrichetta. Napoléon.

Le départ de la comtesse Walewska.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

Le Monte-Giove, la tente de Napoléon. D'un côté, à gauche, la toile soulevée et suspendue au mur, laisse voir une porte et une fenêtre de l'ermitage. Au-dessus de la porte, très incliné, très visible, un crucifix. Au-dessus de la tente, à gauche, le fronton triangulaire de la chapelle. Derrière la tente, au fond, le haut de la montagne. Par l'ouverture de la tente, à droite, au deuxième plan, on voit le sentier rocailleux et tout splendide de fleurs qui monte vers la cime extrême, les branches d'un énorme châtaignier dont le tronc n'est pas visible retombent en avant de la tente. Au lever du rideau, Marie-Ange Walewska, debout à la fenêtre de l'ermitage et s'appuyant à l'épaule d'Henrichetta, considère, fière et ravie, et toute souriante, l'empereur qui, les yeux bandés, joue à colin-maillard avec le petit comte Alexandre. Presque au fond, le général Drouot, de même, attentif, immobile, observant. C'est l'après-midi, peu avant le soir, le lendemain de l'acte précédent. Le petit comte Alexandre, en tirant Napoléon par le pan de l'habit, pouffe de rire et s'enfuit.

NAPOLÉON, qui n'a pas pu le saisir. — Je t'attraperai!

LE PETIT COMTE. — Tu es trop gros pour courir!

NAPOLÉON. — Insolent!

MARIE-ANGE, inquiète et sévère. — Alexandre!

LE PETIT COMTE. — Par ici!

NAPOLÉON. — Je te tiens!

LE PETIT COMTE. — Non, c'est le drapeau où il y a ton aigle!

MARIE-ANGE, entrant sous la tente. — Oh! pardon, sire!

NAPOLÉON. — L'aigle te croquera, moineau!

LE PETIT COMTE. — Il n'est pas assez méchant!

NAPOLÉON. — Tu vas voir!

LE PETIT COMTE, qui saute au cou de Napoléon, l'embrasse. — C'est moi qui le croque! (Il s'échappe.) et il ne m'attrapera pas!

Il sort par la droite en gambadant.

MARIE-ANGE. — Oh! le fou! (Elle traverse la scène.) Alexandre! il me fait peur, au bord de ce grand trou!...

HENRICHETTA. — Pas profond, madame. Je ne le quitte pas.

NAPOLÉON. — Ouf! (La main sur l'épaule de Mme Walewska et s'asseyant.) Ah! qui ai-je attrapé?

LE GÉNÉRAL DROUOT, avant de sortir, sans se rapprocher. — La bonne et la fidèle, sire, (A lui-même.) et la providentielle peut-être.

Il s'incline profondément devant Mme Walewska et se retire.

NAPOLÉON, qui a ôté son bandeau et qui a observé d'un même regard Drouot et Marie-Ange, très tendrement. — Certes, certes, la bonne et la fidèle. (Un peu plus sec.) Gageons que, ce matin, vous avez prié ensemble à la chapelle de la Madone, vous et le général?

MARIE-ANGE, aux pieds de l'empereur. — Oui, sire, prié pour vous!

NAPOLÉON, avec une tendresse non sans luxure, caressant la tête de Marie-Ange. — Comme vos yeux sont clairs, Marie, et que votre sourire est joli!... Ainsi, loin de tout, vers moi seul tu es venue. Te voilà! Tu as dormi dans cette masure, sur un grabat d'anachorète.

MARIE-ANGE. — Vous m'en avez donné l'habitude, et le bruit du vent et de la mer n'est pas aussi formidable que celui de vos clairons de bataille! puis, un peu farouche, vous savez, je me plais aux lieux sauvages.

NAPOLÉON. — Je comprends. Il fallait — c'était votre romanesque devoir — rejoindre le déchu, l'abandonné, lui offrir des consolations dont on vous fera gloire.

MARIE-ANGE. — Il n'y a de gloire que la vôtre... Et vous n'avez pas besoin d'être consolé puisque vous portez en vous une certitude de force et de génie où les catastrophes n'ont point de prise. Ce n'est pas mon devoir qui m'a conduite, c'est mon amour.

NAPOLÉON. — C'est vrai; je le crois, je le sais. Vous m'avez aimé.

MARIE-ANGE. — Je vous aime!

NAPOLÉON, qui continue sans lui répondre. — Si rieuse, si heureuse, toujours souriante ou prête à sourire! Je vous remercie d'avoir été longtemps le délicieux loisir de mes fatigues et, pardonnez-moi, quelque chose comme un exquis jouet vivant, docile, futile, caressant, qu'on caresse et qui ne se plaint pas lorsque, dans le souci d'autre chose, on le serre un peu trop fort.

MARIE-ANGE. — J'étais fière d'être la poupée de votre gloire.

NAPOLÉON. — Oui! parce que, mariée d'hier et presque enfant, vous m'aviez vu, non seulement puissant et glorieux, et, parmi le faste des victoires, portant dans un signe de mon sceptre guerrier l'indépendance de votre Pologne; mais, jeune encore, et fier sur mon cheval qui se cabre et pareil, quoique empereur, à un aventureux capitaine!... Maintenant, quand je n'ai plus, d'ailleurs, ni sceptre ni couronne, ni cheval de bataille, comment m'aimeriez-vous vieilli, alourdi, fatigué — trop gros pour courir, comme dit votre fils — et presque ridicule dans cette île étroite, sur cette montagne, pas plus haute en somme qu'un clocher de village, dans la petitesse de mon désastre?

MARIE-ANGE. — Le Golgotha n'est pas une très haute montagne, c'est le plus sublime des sommets! Je ne porte pas une âme romanesque; j'avais une âme chrétienne; vous y avez pris la place de mon Dieu. Croyez-vous que, pieuse, on préfère telle ou telle heure de l'adoration perpétuelle et que, à Marie-Madeleine, le supplicié ne semblait pas aussi beau que le jeune maître de qui elle parfumait les pieds glorieux?

NAPOLÉON. — Taisez-vous, j'ai envie de vous croire. (Avec presque de la colère.) Non, non, voyons, avoue, qu'espérais-tu en venant ici?

MARIE-ANGE. — Y rester un jour, si vous partez demain; y rester toujours, si vous ne partez jamais.

NAPOLÉON. — Ah! oui, que je quitte l'île d'Elbe, que je restaure l'empire afin que, reconnaissant à l'amante dévouée...

MARIE-ANGE. — Sire! je souhaite que vous redeveniez le souverain de toute la terre! mais non pour moi qui m'écarterais de votre vie, comme j'en étais naguère éloignée, dès qu'elle serait impériale et triomphale!

NAPOLÉON. — Et si je ne pars pas, tu espères?

MARIE-ANGE. — Un peu de bonheur pour vous, mon adoré seigneur! et, pour moi, tout le bonheur possible. Vous furent-elles donc si fâcheuses les heures, depuis hier, dans l'ermitage, sur le grabat... — ah! je vous aime! — où je n'ai pas dormi seule? N'avez-vous pas retrouvé celle qui ne vous refusa que si peu de temps, et pour ne plus vous les refuser jamais, les douceurs où s'apaisait votre inquiétude de l'empire universel? Ne me condamnez pas, en me renvoyant, au désespoir de vous penser moins heureux que, parfois, vous avez semblé l'être.

NAPOLÉON. — Comme tu as la peau blanche, chère créature blonde!... Mais, dans cettle île, pas plus grande qu'une commune de France, et guetteuse, et bavarde...

MARIE-ANGE. — Oh! je sais! Vous ne sauriez avouer ma présence. Il y a votre mère qui habite à Marciana-Alta, et qui vous gronderait; il y aura bientôt à la pallazzina dei Mulini, avec les chambellans, et les officiers du palais, et sir Nell Campbell...

NAPOLÉON. — Comme vous êtes bien informée?

MARIE-ANGE. — C'est qu'on parle de vous par le monde!... Il y aura bientôt au palais des Moulins, votre sœur, la princesse Pauline, si éclatante, si belle, belle comme les Vénus de marbre, n'est-ce pas? et qui ne m'aime guère, comme si elle était jalouse de moi qui suis moins belle et qui ne me suis jamais dévêtue (A voix basse.) que devant l'ordre de votre désir! Rassurez-vous, je ne veux pas plus aller à la cour de l'île d'Elbe que je n'ai demandé d'être reçue à la cour des Tuileries. Je suis celle qui attend. Laissez-moi vous attendre ici. Je serai très bien, toute seule, dans cet ermitage. Si, quelquefois, ne pouvant venir, vous avez envie de me voir — oh! comme j'en serai heureuse — eh bien, je prendrai un déguisement. Vous vous souvenez qu'une fois, pour vous rejoindre, la veille d'une bataille, j'ai revêtu un uniforme de tambour de la garde qui m'allait bien, m'avez-vous dit?... Ou, si vous préférez, je revêtirai l'habit des filles du pays. Je passerai pour l'une des servantes du palais. Enfin ce sera comme il vous plaira. J'aimerais l'habit de servante. C'est mon vrai uniforme près de vous. Et il n'y aura pas de plus heureuse existence que la mienne si vous venez quelque soir (oh! souvent, dis, dis que tu viendras souvent?) dans cette solitude, dans cette maisonnette où personne ne saura que vous venez, puisque l'ermite est relégué dans l'étable; et si le lendemain je vous vois, comme aujourd'hui, jouer avec mon fils, avec notre fils. Oh! pourquoi ne l'avez-vous pas appelé Napoléon?... Vous verrez — vous avez pu voir déjà — il est très intelligent, bien qu'il n'ait pas été élevé à la cour de France. Il récite toute l'histoire de vos campagnes. Il vous la récitera. Vous le reprendrez, s'il se trompe. Pour moi, taquin, batailleur, avec un air de défi, vous n'avez pas remarqué?... je crois qu'il sera un jour quelque grand capitaine. Il se battra pour la liberté de son pays, il sera peut-être roi de Pologne. Alors, quand il sera fameux, vous lui permettrez de s'appeler Napoléon, n'est-ce pas? Vous savez qu'il a cinq ans et demi, un an de plus que... Pardon... laissez-moi rester ici, je vous aime...

NAPOLÉON. — Un an de plus que?... Ainsi, sous la sincérité même de votre amour et de votre dévouement.

MARIE-ANGE. — Chassez-moi! Ne me revoyez

jamais! Si vous doutez du parfait abandon de moi toute, à vous seul, pour vous seul! J'aimerais mieux vos yeux absents que le soupçon dont ils me guettent! Enfin, que puis-je pour...

LE PETIT COMTE, du dehors. — Maman! maman!

MARIE-ANGE, courant vers le fond. — Mon très doux! Mais... il est tout près de...

Elle se précipite.

NAPOLÉON. — Attendez!

MARIE-ANGE, anxieuse. — Sire! par pitié!

NAPOLÉON. — Si je vous demandais?...

Après un regard au dehors.

LE PETIT COMTE, du dehors. — Maman! maman!

MARIE-ANGE. — Hélas! quoi?

NAPOLÉON. — De ne pas me quitter en ce moment!

MARIE-ANGE. — Sire! je suis l'ombre de votre volonté!

NAPOLÉON, ton amer. — Va vite. Il s'est peut-être fait mal. (Elle lui baise éperdument les mains et court au dehors. Napoléon, rassuré par le silence, s'assied et songe longuement. Le général Drouot est entré, il considère le visage de l'empereur où passent des expressions diverses, tout à l'heure expliquées par le général Drouot. Napoléon, brusquement.) Ah! vous m'observiez?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire, et, quelques instants, j'ai cru voir vos pensées. Puis, elles devinrent si hautes tour à tour, et si profondes, qu'il m'a fallu renoncer à les suivre.

NAPOLÉON. — Courtisan!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Ne doit-on pas l'être pour avoir l'honneur de s'entretenir avec Votre Majesté!

NAPOLÉON. — Donc, j'aime à être flatté?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Non, sire, adulé!

NAPOLÉON, qui a ébauché mais non achevé le geste de tirer l'oreille au général. — Tu m'en fais perdre l'habitude. Eh bien, général, parlez sincèrement, qu'avez-vous vu, de mon esprit, sur ma face?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Sincèrement? D'abord, Votre Majesté a songé avec douceur à cette adorable et admirable femme.

NAPOLÉON. — C'est vrai, bien jolie, et sincère.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire, sincère, et à ce jeune garçon, sain, gai, robuste.

NAPOLÉON. — En effet, un fier petit bonhomme.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire, et qui est votre puérile image; il a déjà sur le front...

NAPOLÉON. — Oh! sa mère le coiffe... adroitement.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Je ne pense pas que la comtesse Walewska soit adroite. Elle a de la religion.

NAPOLÉON. — Comme vous.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Mieux que moi.

NAPOLÉON. — Mais à quoi avez-vous deviné que je pensais à eux?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — A votre sourire qui leur ressemblait.

NAPOLÉON. — Ensuite?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Ensuite l'esprit de Votre Majesté ayant pris, je l'ai cru, de l'élan dans la joie, a quitté cette tente et ces montagnes, et toute l'île, toute la petite île (vous fronciez le sourcil avec une colère dédaigneuse) et s'est élancé comme nu par delà la mer! votre regard avait l'envergure ouverte d'un grand oiseau.

NAPOLÉON. — Vous êtes ingénieux. Ensuite!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Ensuite, une lacune; Votre Majesté a fermé les yeux. Quand elle les rouvrait, ils étincelaient triomphalement, comme si vous montiez radieux, au lendemain d'une victoire, le grand escalier des Tuileries, et ils cherchaient en haut, tout à fait en haut, devant le trône...

NAPOLÉON. — Quoi donc?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Je ne sais. L'accueil, peut-être, en grand apparat, de deux êtres très chers, toujours espérés...

NAPOLÉON. — Assez!...

LE GÉNÉRAL DROUOT. — ...qui n'étaient point là... puisqu'il y a eu dans vos yeux...

NAPOLÉON. — Assez, vous dis-je!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — ...une larme... Oh! sire... que je vous demande pardon d'avoir vue...

Au dehors, la voix et les rires de Mme Walewska et du petit comte Alexandre, essouflé, déchiré, ébouriffé, ses petits bras chargés de bruyères et de branches fleuries. Marie-Ange et Henrichetta le suivent.

LE PETIT COMTE, jetant les fleurs à Napoléon. — Tiens, mon papa, voilà toutes les fleurs de la montagne.

NAPOLÉON, riant sous les ramures. — Et c'est toi tout seul qui les as cueillies toutes?

LE PETIT COMTE. — Vous avez bien pris tous les pays du monde à vous tout seul!

MARIE-ANGE. — Voyez comme il est fait! Excusez-le, sire! Ces épines dans les cheveux! Ces bras déchirés aux cailloux, et tout mouillés de rosée...

Elle l'emmène dans l'ermitage, suivie d'Henrichetta.

NAPOLÉON, la quittant des yeux pour en revenir à une pensée de tout à l'heure, au général. — Tu crois qu'ils ne m'attendraient pas, l'autre mère et l'autre fils, le lendemain de la victoire, sur les marches du trône?

Le général ne répond pas. Après un long silence.

LE GÉNÉRAL DROUOT, très vite, en baissant la voix. — Je crois, sire, que jamais Votre Majesté n'aurait abordé, sur une frégate anglaise, à Porto-Ferragio si, au début de la campagne de Russie, avant Wilna et Vitebsk, l'empereur, au lieu de ménager la traîtresse Autriche et de se borner à enrôler dans la Grande-Armée la bravoure polonaise, eût recréé la Pologne libre et souveraine qui, derrière lui, aurait poussé nos victoires ou contenu nos défaites? car la nation polonaise est fidèle et loyale, toujours prête au martyre, étant catholique.

NAPOLÉON. — Oui, j'y ai pensé souvent. La Pologne reconstituée en royaume et accrue de races fraternelles m'aurait pu être une efficace alliée. Aujourd'hui encore, si je quittais jamais cette île, elle pourrait, soulevée, attarder la ruée de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse. Cela gêne un troupeau de chiens, d'être mordu aux reins par des loups. Et elle me servirait mieux que l'éparse et douteuse Italie que ce fastueux imbécile de Murat n'a pas su assembler en peuple militaire. Mais, dépiécée aussi, fatiguée et déçue, défiante de moi, sans doute, qui grouperait, ranimerait, exalterait, lancerait en avant la Pologne?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — La frénésie d'être libre! et le geste de commandement que lui ferait Marie-Ange Walewska en se signant devant les saintes images!

NAPOLÉON. — Peut-être. La comtesse Walewska...

LE GÉNÉRAL DROUOT. — ...est chère à tous ceux de son pays. Et elle vous aime.

NAPOLÉON. — Et elle m'aime... Sans doute on la suivrait...

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Si elle marchait en tenant par la main son fils qui vous ressemble.

NAPOLÉON. — ...Qui me ressemble. (Haussant un peu

l'épaule.) Mais toute l'Europe s'amuserait d'une croisade polonaise prêchée par ma maîtresse.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Qu'elle ne le soit plus!

NAPOLÉON. — Qu'est-ce que vous dites?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Qu'elle ne soit plus votre maîtresse.

NAPOLÉON. — Je ne vous comprends pas.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Epousez-la.

NAPOLÉON. — Vous perdez le sens.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Elle est veuve.

NAPOLÉON. — Je ne suis pas veuf, moi!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Si fait, sire, vous êtes veuf!

NAPOLÉON. — Moi?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Puisque Sa Majesté Marie-Joséphine, femme du général Bonaparte et de l'empereur Napoléon, est morte.

NAPOLÉON. — Mais Marie-Louise est vivante!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — L'Eglise n'admet pas le divorce. Un mariage après divorce est un adultère. Jamais la désastreuse Autrichienne, fille de François-Joseph, n'a été l'épouse de l'empereur des Français.

Le vent commence à agiter, doucement encore, la toile de la tente et les branches du châtaignier.

NAPOLÉON. — De sorte que le roi de Rome n'est pas le légitime héritier de l'empire?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — C'est Votre Majesté qui l'a dit.

NAPOLÉON. — Mais c'est vous qui le pensez!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire.

NAPOLÉON. — Et c'est l'effet de vos prières du matin?

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire.

NAPOLÉON. — Calotin!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Oui, sire.

Entre Marie-Ange, tandis que s'approchent des rumeurs de tonnerre. Napoléon, qui allait s'élancer sur le général Drouot, se tourne vers elle, furieusement.

NAPOLÉON. — Et vous, n'est-ce pas? vous étiez la complice, l'instigatrice même du stratagème qui m'environne. Pendant que lui me cernerait de son orthodoxe hypocrisie, susciterait en moi quelque ingénieuse combinaison politique, vous, vous deviez me tenter par votre lit, par votre lit charmant, par votre lit fidèle, et par votre fils que vous savez coiffer!

MARIE-ANGE, pendant que l'orage se déchaîne. — Oh! sire! sire!

NAPOLÉON. — Ce que vous espériez, en venant ici, c'était la substitution de la favorite à l'impératrice, de la concubine à l'épouse!...

MARIE-ANGE. — Non!

NAPOLÉON. — Donc, il faut que je reconquière la France et le monde! et vous voulez bien consentir à m'y aider, madame!

MARIE-ANGE. — Non! non!

NAPOLÉON. — Lorsque, après avoir repris ma place impériale, j'aurai à lutter au delà des frontières, dans quelque nouvelle campagne de Russie, pour mon trône, pour ma dynastie, pour notre dynastie! contre l'Europe attroupée et ruée, c'est vous, impératrice...

Tonnerre, rafale, averses par intermittence.

MARIE-ANGE. — Impératrice! Moi!

NAPOLÉON. — C'est vous qui serez régente de l'empire, non sans solliciter, non sans obtenir, contre la Moscovie, l'Autriche et la Prusse, la reconstitution du royaume de Pologne...

MARIE-ANGE. — Oh! dans quelle cruauté, par quelle atroce raillerie me prêtez-vous ce rêve absurde et sublime?

NAPOLÉON. — C'est vous, puisque j'aurai répudié Marie-Louise — car je l'aurai répudiée — mais non, à quoi bon? elle n'a jamais été ma femme et puisque son fils — c'est le vertueux Drouot qui le proclamait tout à l'heure — est un bâtard, c'est vous, compagne fidèle, devenue l'irréprochable et catholique épouse — car vous êtes veuve — qui dominerez l'univers vaincu une seconde fois, à votre profit. — Et il y aura aux Tuileries, au lieu de Marie-Louise, archiduchesse autrichienne, déchue, Marie-Ange Walewska, magnate de Lithuanie, élue et couronnée!

MARIE-ANGE. — Non! non! non!

NAPOLÉON. — Et il y aura près de mon trône, au lieu de François-Charles-Joseph, roi de Rome, le petit comte Alexandre, roi de Varsovie.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Pourquoi pas?

NAPOLÉON. — Parce que le devoir de ma fortune est d'obéir aux nécessités que j'ai consenties, que j'ai voulues, afin que ma patrie, grâce à des monarchies engendrées de l'empire, héréditaires et soumises, soit la souveraine légitime de toutes les patries! parce que, au delà de la Révolution, j'ai rattaché à l'universelle tradition européenne, stagnante, le sursaut maîtrisé et dirigé de la France génératrice et dominatrice! parce que, en moi, se réalise, et en ma postérité se perpétuera, dans toute la gloire possible, même par des crimes qui se perdent dans les droits du trône, tout ce que l'irrécusable passé peut permettre à l'avenir! et je suis le *Te Deum* des rois, en même temps que *la Marseillaise* des peuples! (Le général Drouot se détourne. L'orage est de plus en plus violent. Napoléon, à Marie-Ange qui tombe à genoux, qui prie, à voix murmurante.) Hein? que chuchotez-vous, si bas, qu'on ne peut entendre?... Si, si, j'entends! (Il la prend par le bras, la pousse vers le bord de la scène.) Tu dis que Marie-Louise ne viendra pas me rejoindre, ne me rendra pas mon fils! et toi, chère douce amie, tu es venue, tu m'as apporté le tien, le nôtre!... Tu dis aussi qu'elle me trompe, qu'elle est ou qu'elle va être la maîtresse de ce Neipperg qui est borgne. A quoi bon me le dire? Je le sais! Je le sais! Je l'ignorerai toujours! puisqu'elle fut la génératrice auguste de ma lignée, elle ne peut être qu'irréprochable. Elle est la vertu, puisque je suis la gloire. Si je la reconquiers, avec l'Europe, elle reprendra son rang, immaculée, dans l'apothéose impériale, et toi, tu viendras me voir, les soirs, de temps en temps, furtive et très voilée, ma romanesque et fidèle Polonaise, par l'escalier secret des Tuileries.

Depuis un instant, le petit comte Alexandre est entré et joue avec la tabatière-portrait que Napoléon a laissée sur la petite table.

LE PETIT COMTE, tout à coup. — Oh! vous êtes méchant! (Et il jette la tabatière sur le sol.)

NAPOLÉON. — Malheureux! (Marie-Ange saisit son fils, le serre, l'enlace, le défend. Napoléon se contient à peine; au comble de la colère. Après avoir frappé sur le timbre.) Allez-vous-en! Sortez d'ici! Tous deux! (A Aly qui entre.) Les mules! Les porteurs! (A Marie-Ange.) Préparez-vous, madame. Vous vous rembarquerez ce soir même à Marciana-Marina. (Au général qui s'approche.) Qu'ils s'en aillent!

MARIE-ANGE, qui entre dans l'ermitage en embrassant son fils. — Oh! oui! bien malheureux!

NAPOLÉON. — Ecrivez! (Pendant que le général s'assied devant la table.) Vous même, sur l'heure, vous porterez mon message au maréchal Bertrand. Ecrivez! (Il dicte.) *D'ordre impérial. Le général comte Antoine Drouot, aide de camp de l'empereur Napoléon, gou-*

verneur de l'île d'Elbe, commandant des trois forteresses, est relevé de ses fonctions... Il ne sera pas appelé à d'autres emplois. Sous trois jours, il aura quitté le domaine impérial. Le grand maréchal du palais est chargé de l'exécution du présent ordre. Fait sur le Monte-Giove, à l'ermitage de la Madone, le 1er octobre 1814. (Le général a fini d'écrire. Il s'est levé et demeure immobile.) Eh bien, qu'attendez-vous?

LE GÉNÉRAL DROUOT, en offrant, avec un grand calme, la plume. — Que Votre Majesté ait signé l'arrêt qui punit d'avoir parlé selon sa conscience de soldat et sa foi de chrétien celui qu'elle embrassa, noir de poudre et de sang, sur le champ de bataille de Wagram.

NAPOLÉON. — Les anciens services ne sont qu'une école dans laquelle on aurait dû apprendre à servir mieux.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Signez donc, sire! (L'empereur saisit violemment la plume, va signer, rencontre le regard franc et attristé, mouillé de larmes, du général Drouot. Un assez long temps. Brise lentement la plume, la laisse tomber à terre. Après un silence.) Que dois-je faire?

NAPOLÉON, brutalement. — Laissez-moi seul. (Pendant un instant, dans la tempête calmée, c'est, au dehors, des bruits de coups de fouet et de grelots. Puis Marie-Ange, en habit de voyage, traverse la scène, presque au fond, tristement furtive, vers la portière de la tente. Le comte Alexandre et Henrichetta, la suivant, sortiront presque. On ne verra que, de temps en temps, le petit comte. Marie-Ange, qui semble vouloir éviter l'empereur, va disparaître. Tout à coup, Napoléon qui a suivi du regard tous les mouvements de la comtesse.) Marie! (Elle se retourne avec un cri de joie, se jette, tremblante et toute secouée de délire, dans les bras de Napoléon. Napoléon sera très doux, très caressant, parlera avec une douceur profondément attendrie.) Je te demande pardon, Marie, j'ai eu tort. Tu n'avais pas de mauvais desseins, pas de vilaine ambition. Tu es venue, parce que tu m'aimais, parce que tu m'aimes. J'en suis sûr.

MARIE-ANGE, sanglotant de joie. — Merci, merci. Que vous êtes bon!

NAPOLÉON. — Il n'y a pas de cœur plus simple, plus pur, plus doux que le tien, comme il n'y a pas de plus franc sourire que ta bouche, ni de plus clair regard que tes yeux.

MARIE-ANGE, câline. — Ah! vous me garderez!

NAPOLÉON. — Non, tu vas partir. Toi et ton fils vous ne serez jamais loin de ma pensée, de ma tendresse, mais vous allez partir, cela est nécessaire. J'ai dit brutalement tout à l'heure des choses qui sont vraies. Quoi que le destin résolve de moi, je dois être demain volontairement ce que j'étais hier. Le malheur, quand il est illustre, oblige. Le mari, le père que je suis, doit apparaître au monde sans autres amours, sans autre enfant. Il faut que je te préfère celle qui ne te vaut pas. Va, mon cœur s'attriste comme le tien, petite Marie, et je voudrais bien que tu ne me quittes pas. Tiens, tu te rappelles? c'est presque comme cet autre empereur, cet empereur ancien, obligé de renvoyer celle dont il était aimé et qu'il aimait. On les a mis dans une tragédie. Il voudrait tout sacrifier pour elle!

Eh bien, madame, il faut renoncer à ce titre
Qui, de toute la terre, en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux.
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe, à jamais l'étreindra,
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

Mais elle lui répond:

Votre cœur est à moi, j'y règne, c'est assez.

Répondez comme Bérénice, mignonne chérie, si douce et si forte, et séparons-nous, malgré vous, malgré moi!

MARIE-ANGE. — Oui, vous avez raison, je comprends. Je dois céder la place, dût-elle rester vide ou être mal occupée... Mais quelques jours encore?

NAPOLÉON. — D'autres jours, puisque je t'aime, suivraient ces jours.

MARIE-ANGE. — Quelques heures?

NAPOLÉON. — D'autres heures suivraient ces heures! Il faut que vous partiez ce soir.

MARIE-ANGE, câline, comme si elle avait froid. — Oh! par ce mauvais temps.

NAPOLÉON. — Un orage de montagne! Avant que vous soyez en route, le temps sera redevenu beau. (Très doucement.) Va-t'en... (Elle s'éloigne et se retourne, elle se jette dans ses bras, il l'embrasse puis l'écarte.) Allez! je le veux.

MARIE-ANGE. — J'obéis.

Elle est près de la portière avec son fils qui attendait. Elle voudrait que Napoléon embrassât l'enfant. Elle n'ose le demander ; elle parle tout bas au petit comte Alexandre. Celui-ci, sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller l'attention de Napoléon, va ramasser la tabatière où il y a le portrait du roi de Rome, fait quelques pas vers l'empereur, le tire par le pan de son habit, lui offre la miniature. Alors, Napoléon, profondément attendri, serre contre lui le fils de Marie-Ange et regarde avec regret s'éloigner la mère et l'enfant. A ce moment, les coups de tonnerre sont plus violents. Le vent secoue la toile de la tente. Aly entre avec des flambeaux.

ALY. — L'ermite dit que, depuis qu'il habite le Monte-Giove, il n'en a pas vu de pareil.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Sire, il est impossible à des femmes, à un enfant, de voyager dans ces ténèbres bouleversées.

NAPOLÉON. — Il faut qu'ils partent. Que Pérez les accompagne!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — On ne sait pas où est Pérez.

NAPOLÉON. — Il faut qu'ils partent, vous dis-je! Il y a sur la route des guérites de pèlerin où s'abriter.

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Elles sont lapidées de cailloux et de grêles. Le péril est grand, sire, et le temps presse.

NAPOLÉON. — Allons, soit, qu'ils reviennent (Le général sort.) pas ici; ils attendront dans l'ermitage la fin de la bourrasque. Il est bien vrai que c'est un orage effroyable. Marie et l'enfant doivent être tout mouillés. (A Aly.) Dépêche-toi d'allumer un grand feu.

Rentre le général Drouot.

LE GÉNÉRAL DROUOT, tout défait, tout humide de l'averse. — Disparus dans la nuit! On ne sait où! seuls! La comtesse aura voulu vous obéir, malgré tout!

NAPOLÉON. — Qu'on les retrouve! Qu'on les ramène!

LE GÉNÉRAL DROUOT. — Personne ne bravera l'énorme tempête!

NAPOLÉON. — Si fait. Vous et moi!

Ils sortent au moment même où la rafale secoue toute la tente et la renverse en partie. L'orage redouble pendant le changement de décor.

FIN DU 5e TABLEAU

SIXIÈME TABLEAU

PERSONNAGES

Napoléon. — Le général Drouot. — Marie-Ange Walewska. — Le petit comte Alexandre. — Henrichetta. — Ambrosio, pêcheur. La femme d'Ambrosio. — Marins, pêcheurs, femmes de pêcheurs

Marciana-Marina, le bord de la mer, la nuit, la tempête. L'épouvantable orage hérisse affreusement la mer contre les monts et les rocs de droite, retrousse les arbres de la montée, au premier plan, vers Marciana-Alta, précipite un torrent de pierraille et de boue qui roule des hauteurs et ronge le terrain d'un petit promontoire qui domine la mer, souvent couvert par les vagues. Au lever du rideau, dans les éclairs, parmi les coups de tonnerre et les coups de la cloche affolée par le vent, et tout le fracas de la mer démontée, des volets se brisent, des toits menacent ruine, des enfants aux fenêtres crient, appellent, essayent de retenir les volets ; d'autres sont en prière, à gauche, vers une image de la Madone qui a Jésus dans les bras. Sous l'arcade du petit café, des marins, des pêcheurs, se tiennent à couvert, regardant le désastre possible des barques amarrées que la mer secoue. Plusieurs hommes tirent des embarcations sur la rive ; il y a, surtout visible, en groupe, des hommes et des femmes portant des lanternes que la rafale éteint, et ces gens poussent ou tirent avec des cordes, vers le bord, entre les roches, une barque plus grande ; ils rythment leur besogne de han ! dans le bruit universel. La barque enfin se renversera, à peu près préservée, à demi cachée par une haute roche. Bientôt, de la descente qui vient de Marciana-Alta, Henrichetta, dans ses vêtements tordus par la bourrasque, s'élancera vers l'une des femmes qui tirent la barque.

Des Femmes. — Oïme!

D'Autres. — Santa Maria!

Une Femme. — Che disgrazia!

Une Autre. — E la fine del mondo!

Une Autre. — Pietà di noi!

Les Pêcheurs, tirant l'embarcation. — Han! han!

Une Femme de pêcheur. — Lascia la barca! Vieni!

La Femme, à son fils qui voulait sortir de la maison. — Torna subito, baroncello! che l'uragano non ti piglia!

L'orage augmente encore de violence.

Henrichetta, haletante. — Une embarcation pour gagner l'aviso qui est à l'ancre, au delà de la baie! Tenez, dans cet éclair, on le voit.

La Femme du pêcheur. — Siete matta! Est-ce qu'on navigue par des temps pareils!

Survient Marie-Ange, échevelée, éperdue, traînant, serrant, portant son fils, tout chétif, recroquevillé, les bras ballants, presque endormi de froid et de peur.

Marie-Ange. — Il faut pourtant que j'obéisse! (Au pêcheur.) Monsieur, avec vos camarades, qui sont aussi braves que vous, vous êtes bien capables de lutter contre la bourrasque. L'aviso est tout proche, et, au delà des écueils, la mer s'apaise.

Ambrosio. — Si puo. C'est l'ordinaire. Mais on ne peut pas y aller voir.

Marie-Ange, presque priant. — Pourtant, il faut que je parte! (A Ambrosio.) Ordre de l'empereur!

Le Pêcheur. — Il n'y a pas d'ordre d'empereur qui tienne contre la mer et les tempêtes de Dieu.

La Femme du pêcheur. — Bene parlato, mio marito.

Marie-Ange, à la femme du pêcheur. — Madame, levez votre lanterne, regardez les pièces d'or qu'il y a dans cette bourse. Que votre mari me mène à bord de l'aviso, je vous donne toute cette monnaie d'or, d'avance.

La Femme du pêcheur. — Je ne veux pas que mon mari périsse.

Marie-Ange. — Levez la lanterne. Ce collier, cette chaîne, ces bracelets, ah! et cette aigrette, ont une grande valeur. Ne croyez pas que je vous trompe. Une grande valeur. Vous les aurez.

Le Pêcheur. — Les camarades n'oseraient pas. Si je me risquais sans eux, tout serait pour moi seul?

Marie-Ange. — Tout.

Le Pêcheur. — Eh bien, on essayera. Le temps de parer *la Nina*. C'est tout petit, ça glisse et file entre les brisants.

Marie-Ange, à la femme du pêcheur, en lui offrant l'or et les bijoux. — Prenez! Prenez!

La Femme du pêcheur. — J'ai peur. Non voglio che sia annegato!

Le Pêcheur. — Testa fessa! Si vede la luna sul Monte-Giove. Il vento molla.

Ils sont au fond, en avant du torrent, entre les roches, on les voit aller et venir, on devine un remuement de canot, de rames, de gouvernail. Marie-Ange a rejoint Henrichetta qui a déchaussé le petit comte Alexandre.

Henrichetta. — Il a les pieds tout mouillés.

Marie-Ange. — Mon petit! Mon pauvre petit!

Henrichetta. — Laissez-moi les lui réchauffer entre mes mains. Elles ne sont pas froides, j'ai un peu de fièvre.

Marie-Ange. — Il ne se plaint pas. On dirait qu'il dort, en riant.

Henrichetta. — C'est le froid qui l'engourdit. Il faut lui ôter son habit qui est humide.

Elle le déshabille.

Marie-Ange. — Ce châle.

Henrichetta. — Non, le mien. Vous auriez froid dans le vent de mer et l'embrun.

Ambrosio, après un coup d'œil vers la cime du Monte-Giove de plus en plus claire. — Allons, s'il vous plaît, madame.

Marie-Ange, à son fils. — Viens.

Henrichetta. — Non. Je vous en supplie. Ne l'emmenez pas, oh! de grâce, laissez-le ici, laissez-le-moi. Pour obéir à l'empereur, vous tentez la mort. Soit. C'est votre devoir. A votre place, je ferais comme vous. Mais vous n'avez pas le droit d'emporter votre fils avec vous, dans ce danger. Laissez-le-moi, je vous le garderai. Je vous le ramènerai.

Marie-Ange. — Ce n'est pas mon fils que j'emporte, c'est le sien. L'empereur seul a droit, comme sur cette femme, sur cet enfant. Plus encore que moi,

c'est lui qu'il répudie, justement. Que sa volonté soit faite sur la terre, — et sur la mer.

Tandis que Marie-Ange et le comte Alexandre, pour monter dans *la Nina*, disparaissent derrière les rochers, Henrichetta s'élance vers l'image de la Vierge devant laquelle des femmes sont agenouillées déjà et, à deux genoux, elle prie. C'est comme un murmure dans la tempête faiblissante, murmures que domineront, très nettes et très fortes, les paroles, au fond du théâtre, sur les rochers, de la femme du pêcheur. — Remarquer que les lamentations de la femme du pêcheur sont proférées en même temps que la prose.

HENRICHETTA

Sainte Mère de Dieu,
Sainte Vierge des vierges,
Mère de la divine grâce,
Mère très pieuse,
Mère très pure,
Mère très chaste,
Mère sans tache,
Mère du Créateur,
Mère du Sauveur...
Priez pour nous!

TOUTES LES FEMMES, agenouillées. — Pregate per noi!

LA FEMME DU PÊCHEUR, pendant la prière, regardant au loin, à travers les ténèbres. — Oui, le temps est moins rude. Le canot embarque. Mais, les vagues s'écoulent... Ah! cet écueil!... Evité! Ambrosio! Coraggio! En moins d'un quart d'heure ils auront atteint la mer calme.

Mais, à ce moment, plusieurs coups de tonnerre, terribles, qui se répercutent d'écho en écho. La tempête en est arrivée à son paroxysme. Henrichetta, vers la Madone, prie plus haut, plus ardemment. Les hommes aussi, sortis du cabaret, se mettent en prières.

HENRICHETTA

Vierge vénérable,
Vierge puissante,
Miroir de justice,
Temple de sagesse,
Rose mystique,
Tour de David,
Tour d'ivoire,
Porte du ciel,
Etoile du matin...
Priez pour nous!

LES FEMMES. — Pregate per noi!

Pendant cette prière.

LA FEMME DU PÊCHEUR, échevelée, hurlante. — E perduto! C'est de ma faute. Mio marito e perduto. Je ne vois plus la barque dans la nuit toute noire. La lune a menti, là-haut. O madone très clémente! La seule coupable, c'est moi. Sauvez-le. Punissez-moi. C'est pour avoir de l'argent, des bijoux, que j'ai laissé aller mon mari à la mort!

Un coup de tonnerre. La femme, après un grand cri, se prosterne, s'étend les bras en croix. Alors, tous les autres personnages laissent Henrichetta prier seule, se retournent vers la femme d'Ambrosio et, prosternés aussi, prient, imités par les hommes et criant presque.

LA FOULE, en latin, selon la coutume italienne.

Sancta Dei genitrix,
Sancta Virgo virginum,
Virgo veneranda,
Virgo prædicanda,
Ora pro nobis!
Speculum justitiæ,
Sedes sapientiæ,
Rosa mystica,
Turris Davidica,
Stella maris,
Etc., etc.
Ora pro nobis!

C'est pendant cette prière qu'arrivent Napoléon et le général Drouot. Ils entrent violemment.

NAPOLÉON, à Henrichetta. — Où sont-ils?

HENRICHETTA. — En mer. Vers le navire en partance. Vous avez été obéi, comme un dieu terrible, par le plus doux des anges.

Elle se jette en pleurant dans les bras du général.

NAPOLÉON. — Holà! les hommes. C'est bien le temps des patenôtres. Il faut porter secours...

HENRICHETTA, en pleurs. — Il n'y a pas de secours possible.

NAPOLÉON. — J'ordonne!...

HENRICHETTA. — Le marin l'a dit: il n'y a pas d'ordre d'empereur qui tienne contre la mer et les tempêtes de Dieu!

NAPOLÉON. — Si l'on pouvait faire un signal à l'aviso? Ah! du haut de cet avancement.

Napoléon se hisse, parmi l'excès furieux de l'orage, sur le petit promontoire, au-dessus du torrent et de la mer. Il passe près de la femme du pêcheur.

LA FEMME DU PÊCHEUR. — Rendez-moi mon mari! Dame de l'eau et du vent. Tenez, dans votre mer, dans votre vengeresse mer, pour qu'elle s'apaise, en remords, en expiation de ma faute, je vous offre, je jette, vous le voyez, terrible Madame des Naufrages, ces pièces d'or et ce collier, et tous ces bijoux... En échange, rendez-moi mon Ambrosio, douce Madame des bons retours!...

NAPOLÉON, avant d'être arrivé sur le haut du petit cap, à Henrichetta. — Que crie donc cette femme et que lance-t-elle à la mer?

HENRICHETTA. — Ce qu'elle a de plus précieux pour que l'étoile du matin éclaire le retour de son mari.

NAPOLÉON, sans conviction. — Superstition. (Il est sur le promontoire.) On ne voit que les ténèbres tordues par la rafale. On n'entend que le fracas de la foudre et de l'onde, rompues ensemble aux rocs!... O Marie-Ange! Adorable Marie, si douce! Et votre enfant qui riait! Est-il possible que vous soyez vraiment dans cet épouvantable tumulte! et ne rien pouvoir, moi!

LA FEMME DU PÊCHEUR. — Ah! là, le plus beau bijou! — l'aigrette de pierreries! — je l'avais oubliée!... Tiens! Tiens!... les voilà, Notre-Dame des rançons! Sauve mon Ambrosio!

Et elle retombe en sanglots et en prières. Napoléon a vu et entendu ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit. Il est debout, presque dans la mer, sur le promontoire. Il est seul. Du haut du Monte-Giove, la lumière blafarde et verdâtre d'une lune de tempête tombe sur lui, l'isole, le fait presque fantastique, il songe longuement et tire lentement son épée.

NAPOLÉON. — Sauvez Marie! Sainte Marie!

Et il jette, comme rituellement, son épée dans la mer. Henrichetta et le général Drouot, qui ont vu le geste de l'empereur, s'agenouillent devant l'image de la Vierge. A ce moment, sur le lointain tranquille de la mer, les nuages, sous la poussée rapide du vent, se précipitent, s'éclairent, s'évaporent et, peu à peu, ce sera l'accalmie, si fréquente et si soudaine, même

au bord de la mer, dans les îles montagnardes de la mer Tyrrhénienne.

LA FEMME DU PÊCHEUR, en un sursaut de joie éperdue. — La vedo! Je vois la barque! Elle est tout près de l'aviso, elle l'accoste. Ambrosio est sauvé! Soyez bénie, Madonna di tutti i santi!

Un « ah! » de ravissement parcourt toute la foule. Toutes les femmes embrassent la femme du pêcheur sauvé, et c'est une grande joie qu'augmentent la diminution peu à peu de la tempête, et le ciel qui s'azure. Les enfants sortent des maisons. C'est maintenant des actions de grâces que l'on offrira à la Madone. Les femmes, les enfants chanteront l'*Ave Maria* tout à l'heure pendant que les cloches d'avant le jour sonneront l'*Angelus*. Cependant, Napoléon est demeuré immobile et pensif devant cette sorte de miracle, il descend très lentement, il y a une dispersion de brouillard partout.

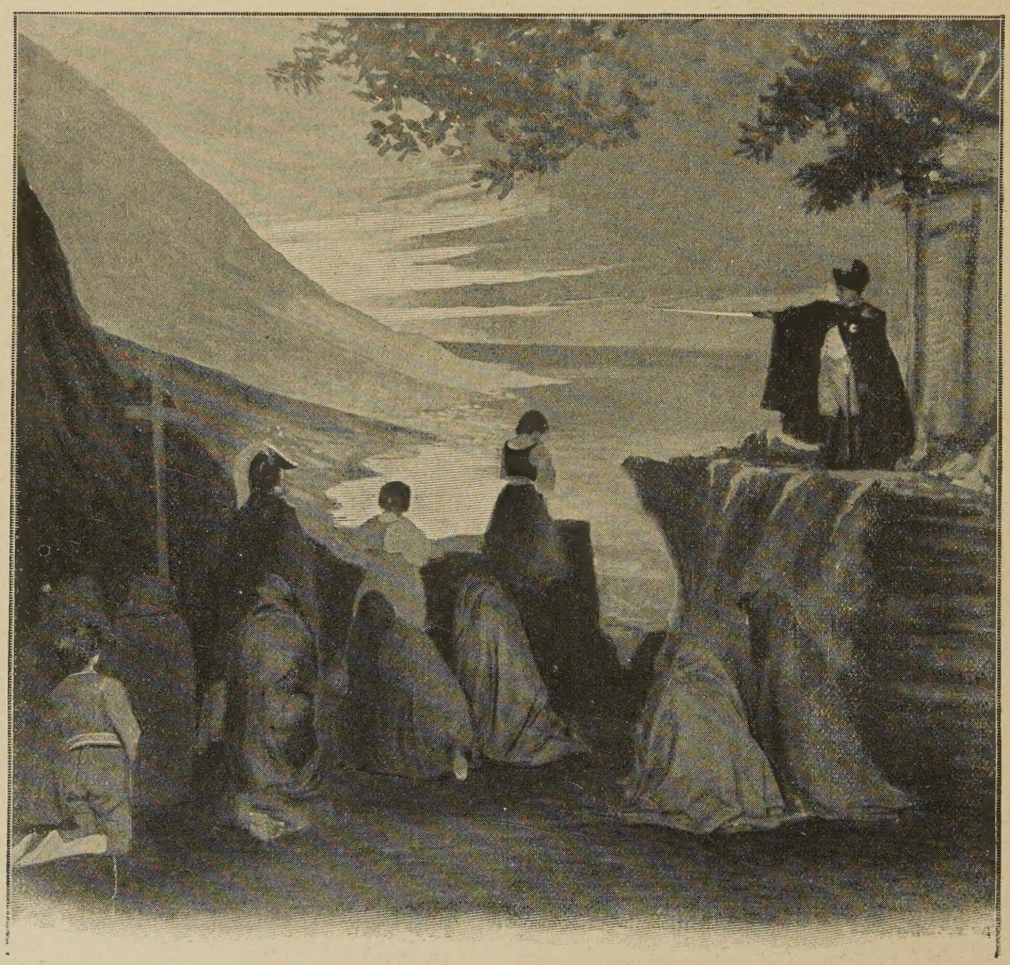
HENRICHETTA. — Sire! voyez! Le navire s'éloigne à toutes voiles, on dirait qu'il trace un signe vers l'horizon.

En effet, au lointain, passe un navire à voile. En même temps, pendant les cloches de l'*Angelus*, tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants de Marciana-Marina chantent, à genoux, en voix très claire, un chœur, l'*Ave Maria*, pendant que le jour pointe à l'horizon, dans le ciel rasséréné. C'est un véritable chœur, très frêle, très délicat, très pur, rythmé par les cloches.

Napoléon, après avoir traversé la scène, reprend le chemin de l'ermitage. Arrivé au tournant, il s'arrête, considère l'horizon vers où va le navire et le lever rose du matin.

NAPOLÉON. — Comme le ciel est beau du côté de la France!

RIDEAU



Napoléon jetant son épée à la mer pour apaiser la tempête.

The play *l'Impératrice* is entered according to act of Congress in the year 1909, by Mme Catulle Mendès, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

tiques qu'ait jamais imaginées l'auteur de *Sainte Thérèse* et de *Médée.*

» *L'Impératrice* a été écrite en prose. Je me souviens d'avoir entendu dire à Mendès, qu'on questionnait à ce sujet, qu'il venait de composer vingt mille vers en cinq ans et qu'il n'était pas fâché de se reposer un peu. Ce ne fut qu'un demi-repos, car la prose de *l'Impératrice* est constamment une prose de poète. Il ne lui manque que la figure extérieure du vers. Elle en a la souplesse, la variété de coupe, la grandeur, la richesse imagée et peut-être souffre-t-on même de chercher en vain le rythme qu'on voudrait compter et la rime qu'on attend. C'est en poète que Mendès a mis en œuvre une grande et belle idée poétique, et pas un instant, en entendant *l'Impératrice*, on ne saurait oublier ce qu'il fut avant tout, ce qu'il voulut être, ce que nous l'aimons d'avoir été. »

M. Robert de Flers écrit aussi dans *la Liberté :*

« Nous n'avons pas fini de regretter le fervent et l'ardent poète que nous avons perdu si brutalement. Cette représentation a été glorieuse pour sa mémoire, à laquelle tous ceux que sa verve lyrique et son inépuisable esprit ont si longtemps éblouis ont pieusement rendu hommage. Aussi bien l'œuvre nouvelle manifeste-t-elle avec éclat les dons merveilleux de Catulle Mendès, la somptuosité de son imagination, sa puissance évocatrice, son art de tout élever, de tout ennoblir et de donner aux actions humaines — en dégageant leur signification symbolique — une majesté et une grandeur magnifiques. Sans doute *l'Impératrice* est écrite en prose — nous l'avons quelquefois regretté — mais c'est une prose qu'un grand poète seul pouvait écrire, tant elle est d'une vibrante fertilité verbale. Ces six tableaux traitent un sujet d'une profonde et intense humanité. Ils montrent le conflit pathétique de l'amour et de l'ambition dans le cadre le plus pittoresque qui se puisse imaginer. La figure de l'empereur — figure mi-historique, mi-légendaire — y apparaît dans un vigoureux relief et nul visage n'a plus de douceur, de tendresse, de résignation héroïque et d'adorable soumission que celui de Mme Walewska. L'art de Catulle Mendès ne nous a jamais rien donné de plus adorablement touchant et vivant. »

M. Paul Souday observe, dans *l'Eclair*, combien était naturel le sentiment qui faisait désirer à tout le monde que le dernier ouvrage que Catulle Mendès ait écrit avant sa mort tragique fût un succès :

« C'est un succès en effet... La pièce est en prose : à première vue, on pouvait regretter que Catulle Mendès se fût ainsi privé d'un élément d'intérêt. Plusieurs de ses pièces valaient surtout par sa virtuosité de rimeur précieux et fleuri. Mais il n'a peut-être pas eu tort de considérer que, cette fois, une forme plus sobre convenait mieux au sujet. On n'eût pas compris que Napoléon parlât la même langue que Scarron ou Glatigny. Autant que possible et à quelques exceptions près, le subtil rhéteur parnassien s'est effacé devant son héros, dont le prestige a suffi à émouvoir le public et à provoquer les applaudissements. »

M. François de Nion croit cependant faire remarquer, dans *l'Echo de Paris*, qu'il est bon de se préparer à une atmosphère de lyrisme pour comprendre toute la beauté de la pièce :

« Si les tirades fréquentes que l'auteur met dans la bouche de ses héros n'étaient pas des vers volontairement dénaturés, on pourrait les accuser de ralentir ou même d'annuler l'action. Mais qui saurait reprocher à un poète, et à un poète comme Mendès, ce beau défaut d'étendre et de répandre sa pensée en phrases de rythmes et d'enthousiasme ? Au surplus, avec un art très consciencieux, le poète a pris soin d'enchâsser dans son dialogue les mots mêmes dont s'est servi le génial écrivain que fut Bonaparte, et c'est un plaisir d'émotion et de grandeur d'entendre ainsi sur des lèvres vivantes les paroles que prononcèrent jadis des lèvres mortes. »

M. Louis Artus, dans *le Petit Journal*, juge simple et belle la forme de cette idylle douloureuse :

« Cela se déroule en six tableaux, qui sont des pages d'histoire merveilleusement illustrées. C'est écrit dans une langue richement imagée, avec ce style du maître regretté, à qui un peu trop de pompe peut-être pourrait seulement être reprochée. Le héros parle longuement de ses rêves et il nous transmet le trouble de sa conscience, en des soliloques qui rappellent, par la durée mais aussi par la splendeur, le célèbre monologue de Charles-Quint. C'est toujours, et fidèlement, du théâtre romantique. Bravo ! Je préfère cela pour ma part à l'affreuse comédie bourgeoise, à peine renouvelée d'être devenue plus brutale !

» La vérité historique est ici suivie pas à pas ; elle est seulement complétée par une divination de poète ; elle est très rarement contrariée et seulement dans ce qui n'est pas essentiel. »

M. Adolphe Brisson résume en ces quelques lignes, ses appréciations du *Temps :*

« ... *L'Impératrice* est une pièce mouvementée, colorée, un peu superficielle, éparpillée et hypothétique, écrite dans une langue somptueuse, romantique par sa conception et sa composition, frémissante d'une vie lyrique et verbale, qui séduit plus l'esprit qu'elle ne touche le cœur. Elle est brillante et froide. Il lui manque l'intensité du foyer intérieur. Mais elle évoque des figures illustres, elle s'encadre dans de beaux décors. C'est un aimable, récréatif et noble spectacle que nous ne saurions trop recommander... Et puis, nous revoyons, en l'écoutant, notre pauvre Mendès, travailleur allègre, vaillant pèlerin de l'art... »

M. Camille Le Senne estime, dans *le Siècle*, que *l'Impératrice* est une composition dramatique supérieure à *Scarron*, à *Glatigny*, même à *la Vierge d'Avila.*

Pour M. Félix Duquesnel, qui s'en explique dans *le Gaulois*, cette pièce, très étudiée dans son détail, présente la plus curieuse effigie de Napoléon qu'il y ait jamais eue au théâtre :

« C'est une œuvre de haute valeur, vraiment digne de celui qui l'a écrite. »

Et M. Marcel Ballot, dans le *Monde illustré*, qualifie ce drame de « pur fragment de familière épopée ».

Tandis que M. Francis Chevassu dit dans *le Figaro :*

« *L'Impératrice* clôt dignement la carrière du parfait écrivain que fut Catulle Mendès. »

***

La mise en scène est une des plus minutieuses et des plus artistiques qui aient jamais été réalisées. Les décors ont été brossés d'après nature par M. Jusseaume. Et quant à l'ameublement, aux costumes, ils ont fait l'objet d'une reconstitution scrupuleusement fidèle grâce à la collaboration obligeante de tous les fervents de l'époque napoléonienne. M. et Mme Jean de Reszké, M. Edouard Detaille, le prince Murat, le comte Primoli, M. Castanié mirent à la disposition de Mme Réjane leur bibliothèque, riche d'ouvrages spéciaux, leurs tableaux, leurs uniformes ; le prince Roland Bonaparte ouvrit les trésors de sa collection sur l'île d'Elbe.

Ainsi costumés, dans le mobilier même, dans les sites où l'action, évoquée par le poète, se déroula réellement il y a moins d'un siècle, les artistes du Théâtre Réjane animèrent leurs personnages d'une vie intense : Mme Réjane en tête, si douce, si passionnée, si héroïquement résignée, en comtesse Walewska ; M. de Max, Napoléon appesanti, mais encore plein d'un naturel lyrisme, aigle accablé mais non définitivement résigné, et que l'on sent prêt à donner le suprême coup d'aile ; M. Duquesne, d'une âpre et sombre violence, en moribond irascible ; M. Signoret, espion souple, versatile ; M. Varennes, d'une rude franchise, martiale en général Drouot.

Des accords adroitement appropriés de M. Reynaldo Hahn soulignent musicalement certains passages.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Les abonnés de *L'Illustration* ont reçu en 1908 :

TRENTE PIÈCES DE THÉATRE

Ils ont reçu du 1er janvier au 24 avril 1909 :

Pylade
Le Poulailler
Les Vainqueurs
La Course du Flambeau
Le Masque et le Bandeau
Les Grands
L'Oiseau blessé
Le Lys
Trains de Luxe
La Furie
La Route d'Émeraude
Arsène Lupin
La Clairière
Beethoven
La Fille de Pilate
L'Impératrice

SOIT, EN QUATRE MOIS : SEIZE PIÈCES DE THÉATRE

Dans nos prochains suppléments, nous publierons :

L'ANE DE BURIDAN

de MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet (Gymnase);

CONNAIS-TOI

de M. Paul Hervieu (Comédie-Française);

LA VEUVE JOYEUSE

la célèbre opérette de Franz Lehar,
adaptée pour la scène française par MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers (Apollo);

LA CRUCHE

ou

J'en ai plein le dos de Margot

de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff (Renaissance);

LE SCANDALE

de M. Henry Bataille (Renaissance).

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

France et Colonies		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet